



HAL
open science

Un homme plus grand, une femme plus jeune : structuration sociale et biographique des goûts amoureux hétérosexuels

Eliot Forcadell

► **To cite this version:**

Eliot Forcadell. Un homme plus grand, une femme plus jeune : structuration sociale et biographique des goûts amoureux hétérosexuels. Sciences de l'Homme et Société. 2022. dumas-04000292

HAL Id: dumas-04000292

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04000292>

Submitted on 22 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES



ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE



Master Sciences sociales - Parcours Quantifier en sciences sociales
2021-2022

MÉMOIRE DE RECHERCHE

Un homme plus grand, une femme plus jeune :
Structuration sociale et biographique
des goûts amoureux hétérosexuels

Soutenu par
Eliot Forcadell

Session
Juin 2022

Directrice
Florence Maillochon

Rapporteur
Wilfried Rault

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement Florence Maillochon pour sa disponibilité, sa bienveillance, ses conseils et ses nombreuses relectures tout au long de ce travail.

Je remercie également Bénédicte Garnier pour m'avoir accompagné dans le traitement de mes données textuelles, Marie Plessz pour ses retours toujours précieux lors de nos « ateliers mémoire », et Wilfried Rault pour avoir accepté d'être rapporteur de ce mémoire.

Merci enfin à mes camarades de promotion pour leurs conseils avisés et leur soutien.

Table des matières

Remerciements	2
Table des matières	3
Introduction	5
1 Objectiver la formation du couple : une entrée par l'homogamie de classe	5
2 La persistance d'une hétérogamie d'âge	7
3 Quels autres registres de goûts amoureux ?	8
4 La « matrice hétérosexuelle » : couple et rapports de genre	10
5 Penser l'imbrication entre genre et classe	12
6 Biographie conjugale et sexuelle et formation des goûts	13
7 Une « moyennisation » des goûts amoureux ?	14
8 Étudier les goûts amoureux hétérosexuels à partir de l'enquête Épic	15
1 Goûts de genre, goûts de classe	20
1.1 Écart d'âge et écart de taille : une évolution des normes depuis les années 1980? .	22
1.1.1 Des goûts de genre qui se maintiennent...	22
1.1.2 ...mais un relatif affaiblissement des normes	23
1.1.3 Des hommes moins indifférents qu'ils ne le disent?	26
1.2 Des logiques multiples derrière la persistance d'une « domination consentie » . .	28
1.2.1 L'écart de taille au sein du couple : un goût « trans-classe »?	28
1.2.2 La norme du couple « bien assorti » : rapports de genre et préoccupations esthétiques	30
1.3 Peu d'importance accordée au niveau de diplôme, mais une plus grande attention aux divergences politiques chez les plus diplômé·es	31
2 Goûts, représentations sur le couple, et biographie conjugale et sexuelle	35
2.1 Des représentations sur le couple aux goûts amoureux	35
2.1.1 Typologie des représentations sur les relations amoureuses et sexuelles	35
2.1.2 Chez les femmes, un rapport différencié à l'hétérogamie d'âge, de taille et d'opinions politiques selon la vision du couple	38
2.2 Modulation des goûts selon le parcours et la situation conjugale	40
2.2.1 Une association genrée entre nombre de partenaires sexuel·les et adhésion aux normes dominantes	40

2.2.2	Une relative prise de recul chez les femmes au célibat choisi	42
3	Ce qui a plu en début de relation	47
3.1	« Qu'est-ce qui vous a plu chez elle/lui ? » : avantages et limites d'une question ouverte	48
3.1.1	Standardisation et lemmatisation du corpus	48
3.1.2	Des réponses souvent succinctes et génériques	49
3.2	Un corpus de réponses structuré par le genre, la classe, et l'âge	51
3.2.1	Une question plus ou moins pertinente selon les enquêtés	52
3.2.2	L'importance accordée au physique et le jeu de séduction hétérosexuel	54
3.2.3	Des caractéristiques fortement genrées	55
3.2.4	Des goûts de classe encore très affirmés	58
	Conclusion	62
	Références	66
	Liste des figures	69
	Liste des tableaux	70
	Annexes	71
1	Codage de la catégorie socioprofessionnelle et du niveau de diplôme	71
2	Compléments sur la typologie des représentations sur le couple	73
3	La méthode des « mots spécifiques »	74
4	Détails des résultats de l'AFC sur tableau lexical agrégé	75
5	Une analyse reproductible	79

Introduction

1 Objectiver la formation du couple : une entrée par l'homogamie de classe

Trois grandes enquêtes de l'Ined ont marqué la recherche sociologique sur la formation des couples en France. « Le choix du conjoint », dirigée par Alain Girard en 1959, est la première grande étude à exposer les déterminants sociaux des unions matrimoniales. Dans un contexte où le mariage demeure la seule forme de conjugalité socialement acceptée mais où le modèle du « mariage d'amour » est déjà bien installé, les travaux de A. Girard ont montré que la formation des couples ne relevait pas tout à fait du heureux hasard. Plus spécifiquement, l'étude des caractéristiques respectives des deux époux·ses a révélé une forte homogamie des relations : les alliances matrimoniales s'effectuent majoritairement entre personnes qui se ressemblent, en particulier dans leur origine sociale (Girard, 1964). Au delà des « circonstances extérieures » que représentent les distances géographiques et sociales, A. Girard voit dans la régularité de ces unions l'application d'une norme d'homogamie explicite, inculquée de génération en génération au sein de la famille.

C'est en opposition à de ce dernier postulat que se positionnent Michel Bozon et François Héran lorsqu'ils entreprennent de renouveler les travaux de A. Girard dans les années 1980. Selon eux, l'homogamie n'est pas « le produit concerté d'une anticipation normative agissant à la manière d'une cause finale, mais la résultante agrégée, largement involontaire, d'une multitude de décisions individuelles indépendantes. » (Bozon et Héran, 2006, p. 9-10). Ce déplacement théorique s'inscrit dans le contexte universitaire de l'époque : alors que Pierre Bourdieu vient de publier *La Distinction, critique sociale du jugement*, où il met au jour le système de goûts et de dégoûts qui structure l'espace social, M. Bozon et F. Héran entendent désenclaver la sociologie du choix du conjoint de la seule sociologie de la famille, pour démontrer ses liens avec « la sociologie de la sociabilité, mais aussi avec la sociologie du jugement et des catégories de perception et, de ce fait, avec la sociologie du recrutement » (*Ibid.*, p. 8). Les deux axes principaux de l'enquête « Formation des couples » de

1983-1984 reflètent cette démarche, le premier s'intéressant à la formation, en amont de la rencontre, de cadres de sociabilité propices à l'homogamie de classe, le second aux « principes de jugement et d'évaluation » des potentiels partenaires qui participent, « en silence », au maintien de cette homogamie. De ce deuxième axe d'étude ressortent des dynamiques différentes en fonction du genre : tandis que les hommes accordent principalement de l'importance aux propriétés esthétiques, et plus généralement aux qualités de représentation et de médiation souvent attendues des femmes, l'appréciation des caractéristiques physiques des hommes n'est pour les femmes qu'une étape dans un processus global d'évaluation du statut social d'un éventuel conjoint. Parce que le statut de l'homme est celui qui détermine le statut du couple, les femmes, et d'autant plus les jeunes femmes, doivent porter attention à l'ensemble des propriétés sociales « incorporées » dans le corps du conjoint pressenti.

L'enquête « Étude des parcours individuels et conjugaux » (Épic) menée en 2013-2014 par l'Ined et l'Insee vient compléter ce triptyque. Dans un souci de continuité, elle s'inspire et reprend partiellement les questionnaires des deux enquêtes précédentes, dans leurs thématiques mais aussi dans certains intitulés de question. La mise en regard des trois enquêtes permet par exemple de confirmer l'ouverture progressive des parents aux relations hétérogames tout au long de ces périodes, et une raréfaction des rencontres ayant lieu dans un cadre familial (Bouchet-Valat et Grobon, 2021). Cette dynamique s'accompagne plus généralement d'un affaiblissement de l'homogamie de diplôme, de classe et d'origine sociale (Bouchet-Valat, 2014). Épic se distingue toutefois de ses prédécesseuses par l'introduction d'un ensemble de problématiques apparues avec les évolutions récentes des formes conjugales et familiales. En 1959 la norme faisait encore coïncider la formation du couple avec le mariage ; dans les années 1980 la cohabitation avant mariage commençait à se banaliser, sans que M. Bozon et F. Héran n'aient toutefois le recul nécessaire pour pouvoir identifier les unions cohabitantes qui n'aboutiraient jamais à un mariage. Trente ans après, les trajectoires conjugales socialement acceptées sont autrement plus diverses : cohabitation avec ou sans mariage, mais aussi multiplication des relations amoureuses à l'échelle de la vie, et donc de périodes de célibat plus ou moins longues et choisies, recompositions familiales, autonomisation croissante de la conjugalité et de la sexualité, plus grande reconnaissance institutionnelle et sociétale de l'homosexualité et de l'homoparentalité. L'enquête a ainsi pour ambition novatrice de retracer des parcours, et élargit pour cela son champ d'étude aux personnes âgées entre 25 et 65 ans en 2014, tandis que l'échantillon interrogé dans « Formation des couples » n'était représentatif que des personnes de moins de 45 ans. Elle est également la première à reconnaître dans son questionnaire la possibilité d'une relation homosexuelle.

2 La persistance d'une hétérogamie d'âge

Les proximités d'origine et de classe sociale ont été les premières étudiées dans la recherche sur la formation du couple, mais d'autres régularités ont également été mises au jour dans des travaux ultérieurs. La question de l'écart d'âge entre conjoint·es fait partie des plus discutées, et plus spécifiquement l'observation récurrente dans différents pays et à différentes époques que l'homme est en moyenne plus âgé que la femme dans les couples hétérosexuels. Marie Bergström a proposé une synthèse de ces travaux dans un article paru en 2018 : en France, l'écart d'âge a principalement retenu l'attention des démographes et des sociologues, qui ont étudié les évolutions de cet écart et ont notamment montré une réduction de la différence d'âge dans les dernières décennies ; dans la littérature anglo-saxonne, d'autres disciplines se sont emparées du sujet, au premier rang desquelles la sociobiologie et la psychologie évolutionniste qui mettent l'accent sur les supposés déterminants biologiques de l'écart d'âge au sein du couple (Bergström, 2018). Au delà de la dimension fortement naturalisante de ces théories, M. Bergström relève l'usage problématique d'un raisonnement économique en termes de « préférences révélées » : « sur la base d'un écart d'âge moyen entre partenaires - observé au niveau de la *population* - on déduit des préférences *individuelles* ». (*Ibid.*, p. 399)

L'orientation spécifique de l'enquête « Formation des couples » vers les goûts et critères de jugement a permis à M. Bozon d'éviter cet écueil théorique lorsqu'il s'est intéressé à la question de l'écart d'âge. L'enquête interroge en effet directement les préférences des répondant·es par rapport à la taille ou l'âge d'un·e éventuel·le conjoint·e : « Accepteriez vous de vivre avec quelqu'un de... ». Si les résultats ont effectivement révélé une préférence généralisée pour les configurations où le conjoint serait plus âgé que la conjointe, ils révèlent surtout une adhésion beaucoup plus marquée à cette norme chez les femmes. Pour l'auteur, cette préférence féminine relève du même « réalisme social » qui poussent les femmes à interpréter l'apparence physique des hommes comme un indicateur de position sociale. Pour les jeunes femmes en début de parcours conjugal notamment, la perspective d'une entrée en couple avec un homme « mature » et déjà installé dans la vie active est en effet un gage de stabilité, ce à quoi ne peut prétendre une relation avec un pair. Les femmes des classes supérieures, moins dépendantes du statut social de leur conjoint, ont la possibilité de prendre plus de distance par rapport à cette norme. Parce que cet écart est un marqueur fort de domination masculine au sein du couple et qu'il apparaît avant tout désiré par les femmes, le sociologue voit dans cette préférence une « domination consentie » (Bozon et Héran, 2006, chap. 3).

Le travail de M. Bergström sur le site de rencontre en ligne Meetic s'inscrit dans la même approche sociologique que celle de M. Bozon, mais vient nuancer le constat d'une indifférence masculine généralisée sur cette question. Les données relatives aux comportements des utilisateur·ices du

service de rencontre permettent en effet d'aller plus loin que la déclaration des préférences, pour les voir directement à l'œuvre dans un processus de choix. L'autrice souligne alors qu'à des âges de mise en couple plus élevés, ce sont avant tout les préférences des hommes pour des conjointes plus jeunes qui assurent le maintien de l'écart d'âge (Bergström, 2018). Cette étude, inédite de par la nature de ses sources, représente une mise en garde importante sur la manière d'interpréter les goûts déclarés dans des enquêtes par questionnaire comme « Formation des couples » et Épic.

Les travaux de Florence Maillloch sur l'initiation amoureuse et sexuelle des adolescent·es montrent par ailleurs que les préférences d'âge peuvent relever de logiques différentes selon la nature de la relation et sa place dans les trajectoires personnelles. Elle constate notamment que c'est lorsque les relations prennent un caractère sexuel que l'écart d'âge se creuse et que les filles expriment un désir plus marqué d'être avec des garçons plus âgés qu'elles, tandis que les « premiers baisers » s'échangent le plus souvent entre pairs. Les raisons de ce changement sont plurielles : à cette « maturité » recherchée, les filles associent à la fois une éventuelle aisance financière, des qualités esthétiques - « un physique d'homme qui en impose » -, et la sécurité d'avoir ses premiers rapports sexuels avec un partenaire expérimenté (Maillloch, 2001). L'âge est une catégorie sociale qui ne recouvre pas les mêmes significations selon les contextes et les individus, et fait donc l'objet de préférences variables dans le cadre d'une relation amoureuse ou sexuelle.

3 Quels autres registres de goûts amoureux ?

M. Bozon propose, en complément de son étude sur l'écart d'âge, une analyse des goûts relatifs à la taille d'un·e éventuel·le conjoint·e. Les réponses à l'enquête « Formation des couples » montrent que les configurations de couple où la conjointe serait plus grande que le conjoint sont difficilement acceptées, et que les refus sont une nouvelle fois plus fréquents chez les femmes. Pour l'auteur, ces préférences féminines en termes d'écart d'âge et de taille se « ressemblent formellement » et même se « contaminent », et relèvent l'une comme l'autre d'une « domination consentie » par les femmes. L'explication de la norme relative à l'écart de taille est toutefois plus succincte que celle portant sur l'écart d'âge. Elle repose sur l'idée que l'écart de taille représente également un enjeu de statut social pour le couple, puisqu'un homme plus petit que sa conjointe se sentirait « diminué » et diminuerait la position de sa femme en retour (Bozon et Héran, 2006, p. 145).

La question de l'écart de taille a été généralement moins étudiée que celle de l'écart d'âge en France. Dans la littérature anglo-saxonne, elle n'a pas échappé aux théories naturalisantes de la psychologie évolutionniste, dont Nicolas Herpin recense les principales conclusions dans son ouvrage sur l'influence de la taille des hommes sur leur statut social : parce que les femmes accordent le plus d'importance à leur descendance, elles portent aussi le plus d'attention au choix du « partenaire

reproducteur », et notamment à la régularité de ses caractéristiques physiques. N. Herpin s'inscrit en partie dans la continuité de ces réflexions, en affirmant que la stature des hommes fonctionne pour les femmes comme le « signal » d'une plus ou moins grande réussite économique et sociale actuelle ou à venir, les hommes grands ayant davantage de chances de réussite en termes d'emploi et de carrière (Herpin, 2006). Mais il propose également des explications alternatives au maintien de la norme de l'écart de taille, notamment l'idée selon laquelle, pour des femmes au statut social déjà bien installé, la recherche du couple « bien assorti » relèverait avant tout d'une exigence esthétique (Herpin, 2003). Un ouvrage plus récent de Marie Buscatto inverse le point de vue pour s'intéresser aux vécus des femmes « de très grande taille ». Les différents témoignages des femmes enquêtées et les thématiques régulièrement abordées dans les groupes Facebook qu'elles fréquentent montrent la place centrale qu'occupe la question de l'écart de taille dans leur vie amoureuse (Buscatto, 2022). Nous verrons que la position singulière de ces femmes met au jour les liens étroits qui existent entre perception sociale de la taille et fabrique du genre.

De part leur caractère chiffré, les écarts de taille et d'âge au sein du couple sont aisément formulables en termes d'hétérogamie, à la manière dont les premiers travaux sur les unions matrimoniales ont formulé la proximité de classe ou d'origine sociale en termes d'homogamie. Les autres registres de goûts amoureux sont plus difficiles à objectiver, et d'autant plus difficiles à saisir par le biais d'un questionnaire d'enquête. Dans « Formation des couples », M. Bozon et F. Héran étudient les « catégories du jugements amoureux » en interrogeant les enquêtés sur les qualités qui les ont le plus attiré chez leur conjoint·e en début de relation, les répondant·es étant invité·es à choisir quatre adjectifs dans une liste pré-établies lors d'entretiens préparatoires. Cette approche permet d'enrichir la compréhension des goûts qui interviennent dans la formation du couple, et montre une forte structuration des réponses par le genre et la classe. Les femmes sont par exemple avant tout appréciées pour leurs caractéristiques physiques (« jolie », « séduisante »), et plus généralement pour leurs qualités de représentation (« élégante », « souriante », « simple » pour les femmes de classes populaires). Les hommes sont pour leur part valorisés pour leur statut social et professionnel (« intelligent » dans les classes supérieures, « sérieux » et « travailleur » dans les classes populaires), et pour leurs qualités affectives (« sécurisant », « affectueux ») (Bozon et Héran, 2006, chap. 2).

Avec son travail sur les petites annonces matrimoniales publiées dans le *Le Chasseur Français* à la fin des années 1970, François de Singly propose une approche alternative à l'étude des normes régissant les goûts amoureux. Pour les personnes qui publient ces annonces, et qui sont par conséquent considérées comme les « exclu[e]s du marché matrimonial normal », l'objectif n'est pas de se démarquer mais au contraire de justifier de sa normalité. La présentation de soi relève alors d'une mise en avant des traits anticipés comme valorisés par l'autre sexe, et la formulation des attentes répond avant tout à un raisonnement en termes « d'offre et de demande ». Le sociologue remarque

par exemple que les premiers atouts personnels évoqués dans les annonces sont majoritairement liés à la situation professionnelle pour les hommes, à des traits de caractère pour les femmes. La mise en avant de qualités esthétiques s'accompagne par ailleurs chez les femmes d'un intérêt pour les hommes au statut économique élevé, et chez les hommes d'un intérêt pour les femmes physiquement attrayantes (de Singly, 1984). Cette approche a l'avantage de ne pas reposer sur des données collectées dans un cadre contraint et artificiel d'enquête. L'expression des préférences personnelles n'est pas pour autant plus libre dans les petites annonces : leur format répond à des codes stricts, et les attentes formulées sont déterminées par une logique de marché. Mais elle permet de saisir « en pratique » ce que les annonceur·euses considèrent comme les caractéristiques les plus valorisantes et valorisées dans le cadre d'une union matrimoniale.

4 La « matrice hétérosexuelle » : couple et rapports de genre

Comme nous l'avons vu, M. Bozon place les rapports de genre au cœur de sa réflexion sur les préférences d'âge et de taille, la « domination masculine » étant à l'origine de ces normes et de leur persistance. Les réflexions du sociologue sont souvent articulées autour d'un enjeu de « statut social » : dans une société patriarcale, le statut de la femme et du couple dépend de celui de l'homme, et ce déséquilibre explique l'existence de préférences différenciées. Lorsqu'elles considèrent un conjoint potentiel, les femmes font davantage attention à des indices de position sociale chez les hommes, et craignent le renversement des marqueurs de supériorité comme la taille qui produirait chez le conjoint le sentiment d'être socialement « diminué ». M. Bozon aboutit alors au constat paradoxal d'une « persistance des rapports de genre, dont l'inertie survit largement aux transformations des mœurs et aux progrès de l'individualisation » (Bozon et Héran, 2006, p. 14) : comment expliquer, dans une société où les femmes sont de plus en plus considérées socialement et où les normes d'égalité se diffusent, que des marqueurs de domination tels que les préférences d'écart d'âge et de taille persistent ?

Nous proposons d'explorer plus avant les raisons de ce paradoxe, en repensant notamment les liens entre couple hétérosexuel et rapports de genre. La relative inertie des dynamiques de domination au sein du couple apparaît en effet moins surprenante lorsque, suivant un courant théorique important de la sociologie du genre, on envisage l'hétérosexualité non pas seulement comme un des lieux où *s'exercent* les rapports de genre, mais avant tout comme un des lieux principaux de *production* du genre. Judith Butler a utilisé l'expression évocatrice de « matrice hétérosexuelle » pour désigner ce régime à travers lequel s'effectue la construction sociale des femmes et des hommes comme des êtres « naturellement » différents et complémentaires (Butler, 2006 ; Clair et Singly, 2012). Les travaux d'Isabelle Clair donnent des illustrations très concrètes de cette « fabrique » du genre. Dans

un article souvent cité, elle montre comment les figures repoussoirs de la « pute » et du « pédé » sont mobilisées par les jeunes qu'elle enquête comme des rappels à l'ordre du genre. Dans « l'ordre hétérosexuel », appartenir aux groupes des garçons c'est s'éloigner tant que possible de la féminité associée à des pratiques homosexuelles « contre-nature », et être une fille c'est devoir constamment réaffirmer sa vertu face à la suspicion d'une sexualité trop libérée (Clair, 2012).

Ces remarques ne viennent pas disqualifier les interprétations de M.Bozon sur les questions d'écart d'âge et de taille, mais amènent des pistes d'analyse complémentaires ou alternatives. L'auteur explique par exemple que le refus des femmes d'être avec un homme plus petit relève de la crainte que ce dernier se sente « diminué ». On peut argumenter, en s'appuyant notamment sur les travaux de Buscatto (2022), que l'enjeu ne s'arrête pas ici à la seule question du statut social du couple, mais touche à l'identité sexuée des deux conjoint·es. Une proximité de taille, ou pire une inversion des rôles qui conduirait à une domination de la femme par la taille, irait à l'encontre de la complémentarité pensée comme naturelle sur laquelle repose l'ordre hétérosexuel. Déroger à la norme de l'écart de taille se rapprocherait alors d'une transgression de genre. Un raisonnement analogue peut s'appliquer à la question de l'âge. Il n'est pas anodin que, comme l'a montré M. Bergström, la préférence des hommes pour les femmes plus jeunes s'affirme avec l'âge. Parce qu'ils ont moins souvent la charge des enfants et parce qu'ils sont davantage enclins à faire « table rase » après une séparation, les hommes se « sentent jeunes » plus longtemps que les femmes (Bergström, 2018). On peut ajouter à cela que, dans le schéma hétérosexuel dominant, la « désirabilité » du corps féminin est beaucoup plus menacée par l'avancée en âge que celle du corps masculin. La représentation des couples dans les fictions audiovisuelles illustre ce traitement différencié des corps : alors que de nombreuses relations font intervenir des jeunes femmes et des hommes excessivement plus âgés qu'elles, les rares personnages féminins de plus de 50 ans sont représentés comme « sorties de la sexualité » (Arbogast, 2015). Concevoir l'hétérosexualité comme un lieu de fabrique du genre conduit ainsi à repenser la place du corps et de sa perception dans la formation des goûts amoureux, au delà d'un rôle de marqueur de classe.

On peut alors s'interroger sur l'existence de liens entre goûts amoureux et représentations sur le couple, la sexualité, et leur association. I. Clair montre comment s'installe, dès l'adolescence, une polarisation genrée des discours sur l'expérience amoureuse : « aux garçons la sexualité, aux filles les sentiments » (Clair, 2007, p. 146). Tandis que l'activité sexuelle est valorisée pour elle-même et comme « naturelle » chez les garçons, elle ne saurait être dissociée de sentiments amoureux chez les filles, sous peine de devenir « coupable » en contrevenant à l'injonction de réserve féminine. Une prise de recul par rapport à ces représentations, et finalement aux mécanismes de construction du genre qui les sous-tendent, pourrait-elle s'accompagner d'une remise en question de normes comme celles de l'écart de taille et d'âge au sein du couple ?

5 Penser l'imbrication entre genre et classe

Insister sur l'importance du genre et de son lien étroit avec le régime hétérosexuel ne doit pas pour autant conduire à ignorer les enjeux de classe, et plus encore l'imbrication de ces deux systèmes sociaux de hiérarchisation. Cette mise en garde a été formulée par Beverley Skeggs dans son étude de référence sur les femmes de classes populaires anglaises, suivant le constat que la classe constituait un impensé de nombreuses théories féministes de l'époque (Skeggs, 1997, p. 6). Elle montre dans cette étude que la classe joue un rôle central dans le rapport ambigu qu'entretiennent ses enquêtées avec la notion de féminité, cette notion ayant été historiquement définie pour désigner les femmes de classes moyennes précisément en opposition aux femmes des classes populaires. Ces dernières sont alors exposées à l'injonction constante de prouver leur « respectabilité », en s'éloignant notamment le plus possible d'une sexualité à laquelle elles sont, invariablement et plus que les femmes d'autres milieux, associées dans les représentations collectives. Dans ce cadre, l'hétérosexualité et le mariage représentent non seulement une sécurité économique potentielle, mais aussi un marqueur fort de respectabilité (*Ibid.*, p. 7).

Ces réflexions ouvrent de nouvelles perspectives pour comprendre la manière dont la classe intervient dans la formation des goûts amoureux. L'enjeu matériel et de « situation » que représente la mise en couple, pour les femmes des classes populaires notamment, ne doit pas être négligé. Mais le caractère variable des injonctions de genre en fonction de la classe ne pourrait-il pas également expliquer l'expression de goûts amoureux différents ? De même qu'il est plus difficile pour les femmes de classes populaires de déroger à la norme de réserve sexuelle, la marge de manœuvre par rapport aux normes d'assortiment telles que l'écart d'âge ou de taille n'est peut-être pas toujours égale. Cette différenciation des injonctions de genre selon la classe n'est d'ailleurs pas propre aux femmes. Le champ émergent des études sur les masculinités, dans le sillage des travaux fondateurs de Raewyn Connell, a montré l'existence d'une multiplicité de façons d'« être un homme », plus ou moins valorisées selon l'époque et le contexte, à une échelle socialement localisée ou à celle de la société (R. W. Connell, 2005 ; Raewyn W. Connell et Messerschmidt, 2015). Bien que les résultats de l'enquête de 1980 aient avant tout pointé vers une plus grande indifférence des hommes dans leurs préférences conjugales, la question d'une éventuelle différenciation des goûts *parmi* les hommes reste pertinente.

6 Biographie conjugale et sexuelle et formation des goûts

La diversification des parcours et des formes conjugales en France dans les dernières décennies complexifie l'étude des relations amoureuses. On imagine facilement que les attentes et les critères de jugement à l'endroit d'un·e potentiel·le conjoint·e ne sont pas exactement les mêmes à 18 ans et à 40 ans, lors d'une première relation et après plusieurs ruptures. On peut également supposer que ces attentes et ces critères varient selon que, à l'échelle d'une vie, on ait connu une seule relation longue ou enchaîné les aventures d'un soir. L'enquête Épic a été conçue pour prendre en compte cette dimension biographique : la personne interrogée était invitée à dénombrer l'ensemble des relations qu'elle jugeait importantes, puis d'en détailler les caractéristiques dans un module de questions récurrent. Plusieurs travaux ont montré l'importance des données de parcours pour expliquer certaines opinions ou choix de vie ultérieurs.

Arnaud Régnier-Loilier a par exemple constaté que les personnes plus âgées et les femmes ayant de jeunes enfants avaient une plus faible propension à s'engager dans une nouvelle relation cohabitante après une rupture, ce choix pouvant relever de multiples logiques : « attitude de prudence à l'égard d'un nouvel engagement conjugal, manière de concilier de nouvelles aspirations personnelles, préserver ses enfants issus d'une précédente relation et/ou son nouveau partenaire de possibles difficultés liées à la beau-parentalité ». Il remarque également que les femmes ayant connu des relations conflictuelles ou des ruptures tendues sont moins enclines à emménager avec leur nouveau partenaire (Régnier-Loilier, 2019). Cette réticence suite à une cohabitation mal vécue se retrouve chez certaines des femmes interrogées par Marie Bergström, Françoise Courtel et Géraldine Vivier dans leur travail sur la vie « hors couple ». Malgré une injonction sociale forte à la remise en couple, le célibat est plébiscité par ces femmes comme une période de liberté et d'autonomie retrouvée, après des expériences conjugales « ancrées dans des rapports de genre et de subordination parfois très marqués, oppressants, voire dépersonnalisants » (Bergström, Courtel et Vivier, 2019).

Un article de Wilfried Rault sur les attitudes *gayfriendly* ouvre également des perspectives intéressantes sur l'importance de la trajectoire personnelle sur la formation des opinions, et notamment sur un effet différencié des biographies sexuelles selon le sexe : alors qu'un nombre important de partenaires sexuelles s'accorde, chez les hommes, avec « un modèle de virilité dominant qui se combine à un rejet de l'homosexualité », il représente au contraire pour les femmes une rupture « avec des attentes sociales qui les enjoignent à une sexualité conjugale et procréative », et s'accompagne d'attitudes plus favorables à l'homosexualité (Rault, 2016).

7 Une « moyennisation » des goûts amoureux ?

L'étonnement de M. Bozon face à la persistance de marqueurs de domination masculine dans les goûts amoureux amène à s'interroger sur les conditions de réception des discours sur les inégalités de genre au sein du couple, de plus en plus présents dans le débat public depuis les années 1980. Que ce soit dans les médias d'information ou dans les œuvres de fiction, le modèle du couple égalitaire se diffuse dans tout l'espace social. Il repose sur une éthique générale du partage : des tâches domestiques, de la charge parentale, mais aussi de plus en plus d'un plaisir mutuel trouvé dans la sexualité (Bozon, 2018). Il est alors possible d'imaginer qu'une forme d'indifférence face aux questions d'écart d'âge ou de taille entre conjoint·es, ou qu'une attention égale aux caractéristiques esthétiques chez les femmes et chez les hommes, viennent compléter cette remise en cause de marqueurs traditionnels de la domination masculine au sein du couple. On peut se demander dans quelle mesure la diffusion d'idées autrefois réservées à des cercles féministes restreints pourrait avoir entraîné une homogénéisation des représentations et des goûts amoureux entre les sexes.

En 1984, M. Bozon et F. Héran ont également mis l'accent sur l'existence de goûts amoureux ancrés dans des considérations de classe, ou du moins de « statut » social. Ils notent ainsi que les jeunes femmes de classes populaires sont davantage attachées à la norme de l'écart d'âge par « réalisme social », ayant conscience que leur statut allait principalement reposer sur celui de leur futur conjoint (Bozon et Héran, 2006, chap. 3). L'autonomie matérielle et la considération sociale accordée aux femmes a augmenté depuis les années 1980, et la première union est de plus en plus rarement la seule dans le parcours conjugal. Ces évolutions ont pu participer à réduire la différence de goûts selon la classe sociale chez les femmes. Les deux sociologues ont par ailleurs relevé une influence nette de la classe sur les critères de jugement amoureux : les hommes de classes supérieures sont valorisés pour leur intelligence et leur culture, ceux des classes populaires pour leur travail et leur courage, les femmes des classes supérieures sont appréciées pour leur spontanéité, et celles des classes populaires pour leur simplicité et leur soin (*Ibid.*, p. 2). Alors que l'homogamie de classe semble décliner à l'échelle de la société (Bouchet-Valat, 2014), et à la manière d'Henri Mendras qui avait vu dans l'essor des médias de masse le support d'une « moyennisation » des goûts et pratiques culturelles des Français·es (Mendras, 1988), on peut faire l'hypothèse d'un affaiblissement de cette structuration des goûts amoureux selon la classe.

8 Étudier les goûts amoureux hétérosexuels à partir de l'enquête Épic

Contrairement à ses prédécesseuses, l'enquête Épic a été conçue pour prendre en compte les relations homosexuelles. De fait, l'étude d'une éventuelle différenciation des goûts amoureux en fonction de l'orientation sexuelle ou de l'expérience de relations avec des personnes de même sexe ou de sexe différent aurait constitué un apport important, mais cette comparaison se heurte à deux écueils méthodologiques. En premier lieu, le questionnaire ne permet pas à l'enquêté·e de s'auto-identifier comme hétérosexuel·le, homosexuel·le, bisexuel·le, ou par un autre intitulé de son choix. L'orientation sexuelle doit alors être approchée à partir des relations amoureuses ou sexuelles déclarées, et aucune information n'est disponible pour les personnes n'ayant pas connu ce type de relations. Un problème adjacent réside dans la binarité des catégories de sexe proposées dans le questionnaire : tandis que les enquêté·es ne pouvaient être identifié·es que comme des femmes ou des hommes, le choix d'une modalité « ne sait pas » était possible pour désigner la·e conjoint·e dans chaque relation importante. Cette modalité n'a été choisie que 8 fois sur les 14 699 relations recensées et ces choix relèvent peut-être d'une simple erreur de saisie, mais ils rappellent le caractère restrictif d'une conception du genre se limitant à deux catégories de sexe, et posent accessoirement problème dans l'identification d'une relation homosexuelle ou hétérosexuelle à partir du questionnaire.

La deuxième difficulté est liée au nombre restreint de personnes ayant déclaré des relations homosexuelles dans l'enquête (Rault et Lambert, 2019), qui limite fortement les possibilités de croisement et la qualité des traitements statistiques. La faiblesse de ces effectifs nous amène à restreindre notre étude aux répondant·es hétérosexuel·les, ou du moins supposé·es comme tel·les : nous écartons de l'échantillon toutes les personnes ayant déclaré au moins une relation importante avec une personne de même sexe, ainsi que l'ensemble des personnes ayant eu au moins un·e conjoint·e dont le sexe n'est pas connu. Partant d'un effectif de départ de 7 825 répondant·es, on réduit ainsi l'échantillon à 7 704 personnes. Cette sélection est loin d'être optimale, puisqu'elle présume notamment l'hétérosexualité des 347 personnes n'ayant déclaré aucune relation de couple importante, et qu'elle ne tient pas compte d'éventuelles expériences sexuelles avec un·e partenaire de même sexe. Le peu de personnes concernées par ces incertitudes permet cependant de relativiser la perte de représentativité engendrée par ces choix.

Épic, comme « Formation des couples » avant elle, permet d'étudier les goûts amoureux selon deux approches différentes. La première consiste à interroger des préférences par le bais d'une relation fictive : « Accepteriez-vous d'être avec quelqu'un·e de... » plus grand·e, plus petit·e, plus âgé·e, plus jeune. Les questions sur la taille et l'âge d'un·e éventuel·le conjoint·e sont communes aux

deux enquêtes, mais Épic introduit deux nouvelles dimensions en mesurant la tolérance aux écarts de diplôme et aux divergences d'opinions politiques. Ces questions ont l'avantage d'interroger directement des normes désormais bien connues des sociologues, et de permettre une mise en regard aisée des réponses avec les caractéristiques individuelles des enquêtés. Elles imposent cependant aux répondant·es de s'exprimer sur des préférences qui n'ont pas nécessairement d'intérêt à leurs yeux, dans un cadre fictif où il peut être difficile de se projeter lorsqu'on n'est pas familier de ce type d'exercice.

Pour tenter de contourner ces difficultés, une deuxième approche consiste à s'intéresser aux qualités qui ont effectivement plu chez un ou une conjoint·e au moment de la formation du couple. Dans Épic, cette approche se traduit par une question ouverte posée pour chaque relation importante déclarée par l'enquêté·e : « Parlons de vos premières impressions concernant [prénom du/de la conjoint·e]. Qu'est-ce qui vous a plu chez lui/elle ? ». Comme évoqué précédemment, une question analogue était posée dans l'enquête de 1984, mais les répondant·es devaient choisir quatre qualités parmi une liste prédéfinie d'adjectifs. Au delà de la confrontation intéressante de ces deux méthodologies de collecte, une telle question permet de mettre en regard les goûts interrogés par le biais de relations fictives et les qualités valorisées dans le cadre de relations effectivement vécues. Les critères de jugement ne sont en effet plus limités aux questions d'âge, de taille, de diplôme ou d'opinions politiques, l'enquêté·e étant libre de définir les registres les plus importants à ses yeux dans l'appréciation d'un·e conjoint·e.

Un des enjeux de notre travail sera d'évaluer les apports et les limites respectives de ces deux approches, et de tenter d'expliquer d'éventuelles difficultés à répondre aux différentes questions mobilisées selon leur format. Qu'elles portent sur des relations fictives ou des relations vécues, les préférences recueillies par l'intermédiaire d'un questionnaire restent par ailleurs de l'ordre du discours, et doivent donc être analysées en gardant à l'esprit la possibilité d'une incohérence entre goûts déclarés et goûts effectifs.

En s'appuyant ainsi sur les données de l'enquête Épic, ce mémoire cherche à réactualiser, trente ans après l'enquête « Formation du couple », le portrait du conjoint ou de la conjointe idéal·e, ou du moins les qualités particulièrement valorisées ou rédhibitoires dans le cadre d'une relation amoureuse hétérosexuelle. Il emprunte à M. Bozon une approche multidimensionnelle des goûts, qui vise à faire apparaître des logiques communes derrière la formation de préférences *a priori* indépendantes telle que celles pour l'âge, la taille, le niveau de diplôme ou les opinions politiques d'un·e conjoint·e. Mais il vise également à mettre au jour la multiplicité des espaces sociaux susceptibles d'expliquer ces goûts. Un des regrets de M. Bozon et F. Héran à la suite de l'enquête « Formation des couples » a en effet été de ne pas avoir pu mobiliser les méthodes d'analyse multivariée pour enrichir leur

compréhension des préférences amoureuses (Bozon et Héran, 2006). Nous tirerons parti de ces méthodes pour tenter d'isoler les éventuels liens entre les goûts amoureux et les caractéristiques sociodémographiques et biographiques présentées précédemment.

Nous commencerons par étudier ces goûts amoureux selon les axes traditionnels du genre et de la classe, puis nous enrichirons cette analyse dans un deuxième chapitre par l'introduction des enjeux de représentations sur le couple et de parcours individuel. Un dernier chapitre complétera ces réflexions par l'étude des caractéristiques effectivement valorisées par les enquêtés dans les relations qu'elles et ils ont vécues.

Définition du couple

La définition de ce qu'est un couple ne relève pas de l'évidence. Elle peut varier dans le temps et d'une personne à une autre, selon les modèles de relation socialement valorisés à l'échelle des groupes sociaux d'appartenance ou de la société dans son ensemble. Dans l'enquête « Choix du conjoint » en 1959, le couple est entendu de manière restreinte comme le résultat d'un mariage hétérosexuel. La définition s'ouvre progressivement avec « Formation des couples » dans les années 1980, où sont interrogés des couples hétérosexuels mariés ou cohabitants. Ce choix ne signifie pas que d'autres formes de relation n'existaient pas à l'époque, mais qu'elles étaient trop minoritaires pour être étudiées dans des enquêtes quantitatives, aux échantillons de répondant·es nécessairement réduits. En 2014, cette diversification des formes conjugales s'est opérée à grande échelle, et les concepteur·ices d'Épic ont opté pour une ouverture complète de la définition du couple en laissant la liberté aux enquêté·es de qualifier leurs relations comme tel :

La difficulté à définir aujourd'hui ce qu'est un couple suggérait plutôt de laisser les personnes interrogées décrire leur vie conjugale et amoureuse dans une acception large et volontairement subjective, en dehors de toutes notions préconçues : pas de limite de durée, pas de restrictions liées à la vie commune, mais simplement les histoires qui font sens à leurs yeux. Ainsi Épic retrace-t-elle l'ensemble des « relations de couple ou relations amoureuses importantes », avec comme précision à l'adresse des enquêtrices et enquêteurs : « on entend par là une relation qui, mariée ou non, pacsée ou non, en vivant ensemble ou non, compte ou a compté dans le passé, même si ça n'est plus le cas aujourd'hui ». (Rault et Régnier-Loilier, 2019, p. 13)

Par souci de concision et bien que ces expressions puissent renvoyer à des réalités très différentes d'un·e répondant·e à l'autre, nous désignerons comme *couple* les « relations de couple ou relations amoureuses importantes » déclarées dans Épic, et comme *conjoint·es* les membres de ces relations. Ces termes seront également utilisés pour évoquer les relations étudiées dans les enquêtes de 1959 et 1984, bien qu'ils correspondent à des unions alors définies de manière plus stricte.

L'enquête Épic

L'enquête *Étude des parcours individuels et conjugaux* (Épic) a été réalisée par l'Ined et l'Insee entre 2013 et 2014, auprès de 7 825 personnes âgées entre 25 et 65 ans et résidant en France métropolitaine en logement ordinaire. 91% des entretiens ont été réalisés au domicile des enquêté·es, les 9% restant ayant été passés par téléphone pour accommoder les disponibilités. Une variable de pondération a été construite par les concepteur·ices de l'enquête pour corriger la non-réponse totale et assurer la représentativité de l'échantillon.

Le questionnaire d'Épic s'articule en plusieurs temps. Une première partie porte sur les caractéristiques sociodémographiques de l'enquêté·e et de son entourage familial. L'enquêté·e est ensuite invité·e à déclarer le nombre de « relations de couple ou relations amoureuses importantes » qu'il a connues. Un module de questions détaillé est alors répété pour chacune de ces relations : date des différents évènements qui ont pu la jaloner (début, premiers rapports sexuels, mariage, pacs, séparation, divorce, etc.), lieu de la rencontre et temporalité de la mise en couple, caractéristiques sociodémographiques du ou de la conjoint·e, premières impressions, etc. Des informations supplémentaires sont également collectées à propos de la dernière séparation et de la relation en cours, pour les personnes concernées par ces situations. Trois modules originaux clôturent le questionnaire : le premier s'adresse aux personnes qui ne sont pas en couple au moment de l'enquête et s'intéresse aux ressentis et expériences liées à cette situation ; le second porte sur l'utilisation des sites de rencontres ; le dernier interroge les « opinions et représentations », religieuses et politiques d'abord, puis plus spécifiquement celles sur le couple.

Afin de limiter la gêne qu'elles auraient pu susciter dans le cadre d'un entretien en face-à-face, les questions relatives aux pratiques sexuelles (âge aux premiers rapports, nombre de partenaires sexuel·les) ont fait l'objet d'un protocole de collecte particulier : l'enquêté·e y répondait directement sur le micro-ordinateur de l'enquêteur·ice, cet·te dernier·ère n'ayant pas accès aux réponses enregistrées.

Chapitre 1

Goûts de genre, goûts de classe

Dans le module d'Épic dédié aux opinions et représentations, huit questions successives interrogent plus particulièrement certains goûts amoureux des enquêté·es. La première, bien que proche des autres dans son contenu, se distingue par sa formulation et ses modalités de réponse :

Pour vous personnellement, l'attrance pour le physique de quelqu'un...

1. ça compte surtout quand on est jeune
2. ça compte à tous les âges
3. ça n'est jamais très important

Nous mobiliserons cette question comme un indicateur de l'importance accordée aux jugements esthétiques dans le choix d'un·e partenaire ou d'un·e conjoint·e. Les sept questions suivantes sont posées selon un modèle commun, évoquant une sorte de scénario fictif dans lequel le ou la répondante est invité·e à se projeter :

Auriez vous facilement accepté l'idée d'être avec quelqu'un qui aurait été...

- plus grand que vous de 5 / 10 cm¹
- plus petit que vous de 5 / 10 cm
- plus âgé que vous, de 5 ans ou plus
- plus jeune que vous, de 5 ans ou plus
- nettement plus diplômé que vous
- nettement moins diplômé que vous
- avec quelqu'un qui aurait eu des opinions politiques très différentes des vôtres

1. Pour les deux questions relatives à la taille, une moitié des enquêté·es tirée aléatoirement devait se positionner par rapport à un écart de 5 cm, l'autre moitié par rapport à un écart de 10 cm.

Les modalités de réponse étant pour chacune :

1. Oui, c'est justement mon cas
2. Oui
3. Non

Proches dans leur formulation et dans leur thème, ces questions s'inscrivent toutefois dans des registres différents qu'il est intéressant de mettre en regard. Le positionnement par rapport au niveau de diplôme et aux opinions politiques renvoie à des jugements d'ordre assez explicitement social, tandis que les questions d'écart d'âge ou de taille évoquent des considérations tout à la fois sociales et esthétiques. On peut argumenter, à la manière de M. Bozon, que les appréciations liées au physique ne sont en définitive que des appréciations plus ou moins conscientisées de la position sociale de la personne jugée. Il n'en reste pas moins que la dimension esthétique intervient dans le raisonnement des individus, et doit donc être pris en compte dans l'interprétation des réponses.

Le processus d'abstraction qu'implique le passage par une relation fictive permet d'évaluer la prégnance de certaines représentations, bien que la modalité « Oui, c'est justement mon cas » laisse la possibilité à l'enquêté·e de se ramener à une situation vécue. L'usage du conditionnel associé à la tournure « accepter facilement l'idée » engage peu l'enquêté·e, qui en répondant négativement n'exprime pas un refus franc mais simplement le fait de « ne pas accepter facilement » telle ou telle situation hypothétique. De même une réponse positive exprime la tolérance plus que la recherche active d'une certaine configuration conjugale, au contraire par exemple des petites annonces matrimoniales ou des profils sur les sites de rencontre. Enfin, si les questions sont introduites par l'enquêteur·ice comme portant sur « le couple et les relations amoureuses », aucune précision supplémentaire n'est apportée à la définition de la relation, laissant toute liberté à l'enquêté·e de déterminer la nature de la relation envisagée. Par souci de concision nous parlerons par la suite de « refus » pour qualifier les réponses négatives, bien qu'il soit en pratique impossible de discerner dans les réponses un refus assumé d'un « Oui, mais difficilement ». Nous rassemblerons également les réponses « Oui » et « Oui, c'est justement mon cas », une proportion non négligeable de répondant·es ayant choisi la première modalité alors même que les caractéristiques de leur relation en cours telles que déclarées dans l'enquête auraient dû les conduire à choisir la seconde - choix difficilement interprétable à partir des seules données. Par exemple, 29% des personnes étant en couple avec quelqu'un·e plus petit·e de 5 cm ou plus ont choisi la modalité « Oui » plutôt que « Oui, c'est justement mon cas », et 40% des personnes plus âgées de 5 ans ou plus que leur conjoint·e au moment de l'enquête ont également fait ce choix.

Les questions sur l'écart d'âge et de taille sont communes à l'enquête « Formation des couples » et à l'enquête Épic, et la comparaison des réponses permet d'identifier certaines tendances générales dans l'évolution de ces goûts depuis les années 1980. Les questions sur l'écart de diplôme et d'opinions politiques sont exclusives à Épic, mais permettent d'évaluer l'importance plus ou moins grande que prennent en 2014 les différents registres de goût dans le jugement amoureux.

1.1 Écart d'âge et écart de taille : une évolution des normes depuis les années 1980 ?

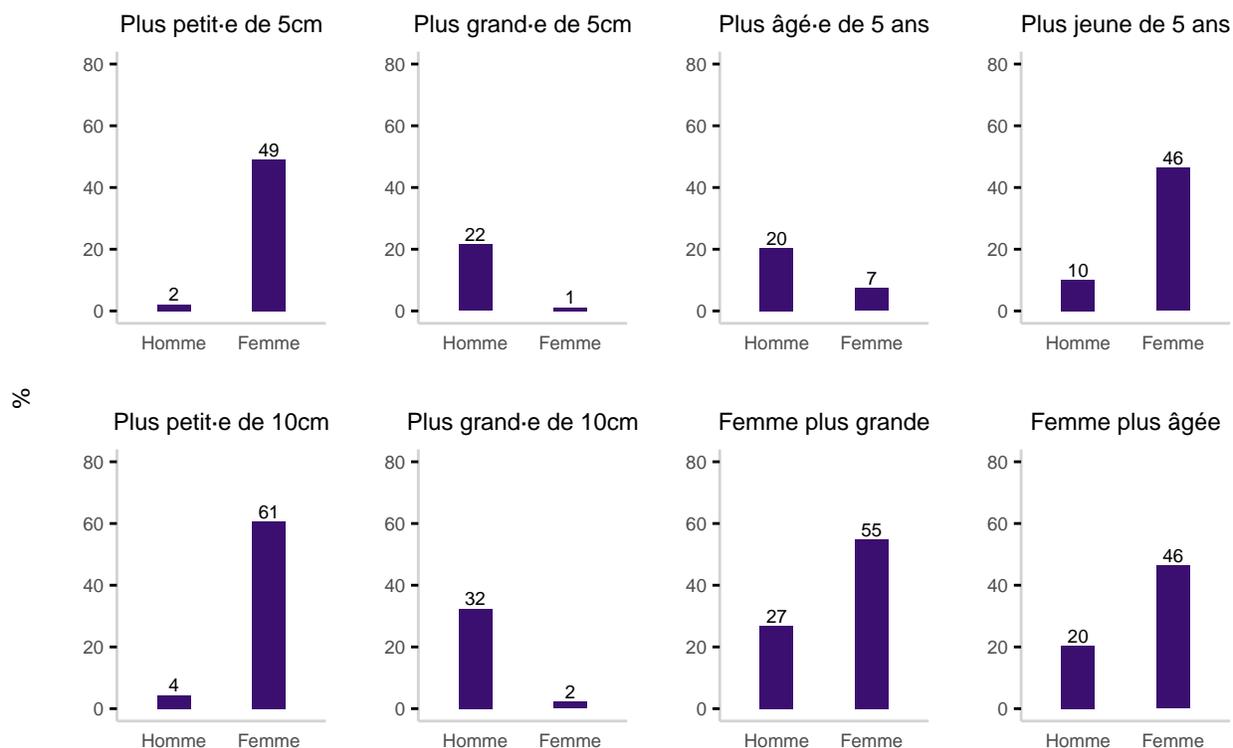
1.1.1 Des goûts de genre qui se maintiennent...

La comparaison de plusieurs enquêtes dans le temps ne conduit jamais à des conclusions certaines, du fait des multiples variations structurelles impossibles à contrôler entre les populations comparées. Sur les questions d'écart d'âge et de taille au sein du couple, les similarités entre les enquêtés de « Formation des couples » et Épic sont toutefois suffisamment marquées pour ne pas relever d'un simple « bruit » statistique. Les marqueurs de la « domination consentie » identifiés par Bozon en 1984 n'ont en effet pas disparu en 2014 (Figure 1.1).

D'une part, les configurations les moins acceptées sont les mêmes : 55% des femmes et 27% des hommes refuseraient d'être dans une relation où la conjointe serait plus grande (de 5 ou 10 cm selon la question posée), 46% des femmes et 20% des hommes refuseraient d'être dans une relation où la conjointe serait plus âgée (de 5 ans ou plus), alors que les taux de refus pour les configurations inverses ne dépassent jamais 10%. L'ajout d'une variation dans l'écart de taille fictif proposé aux répondant·es d'Épic montre en outre que la part de refus augmente avec l'écart, une différence de 10 cm ou plus entre la femme et l'homme étant encore moins acceptée qu'une différence de 5 cm ou plus. D'un point de vue esthétique, le couple « bien assorti » par la taille dont parle Nicolas Herpin est un couple où la femme ne saurait dépasser l'homme de plus de quelques centimètres.

On retrouve d'autre part l'« apparente indifférence » des hommes à l'égard de ces questions qu'avait déjà constatée M. Bozon avec l'enquête de 1984 (Bozon et Héran, 2006, p. 145) : les réponses des hommes et des femmes font apparaître des normes communes, mais les femmes y semblent nettement plus attachées. Ainsi le taux de refus des situations « anormales » (conjointe plus grande ou plus âgée) est approximativement deux fois plus élevé chez les femmes. Pour M. Bozon, les hommes portent moins d'attention à ces critères car, contrairement aux femmes, leur statut social ne repose pas sur celui de leur couple. Une explication concurrente consiste à remettre en cause la capacité d'un questionnaire à saisir les préférences des hommes en matière amoureuse. Ces

hypothèses sont difficilement vérifiables à partir de l'enquête Épic, mais nous verrons par la suite que d'autres travaux apportent des éléments complémentaires sur ces questions.



Source : Épic, Ined-Insee (2013–2014). Pourcentages pondérés.

Champ : personnes âgées entre 25 et 65 ans (effectifs non pondérés : 4385 femmes, 3319 hommes). Les questions sur l'écart de taille n'ont pas été posées à l'ensemble de la population mais à des sous-populations tirées aléatoirement : la moitié des répondant-es s'est exprimée sur un écart de 5 cm ou plus, l'autre moitié sur un écart de 10 cm ou plus.

Lecture : 49% des femmes refuseraient d'être avec quelqu'un de plus petit qu'elles de 5cm ou plus, et 61% des femmes refuseraient un écart de 10 cm ou plus. En agrégeant ces réponses, 55% des femmes refuseraient d'être dans un couple où elles seraient significativement plus grandes que leur conjoint.

FIGURE 1.1 – Refus d'être avec quelqu'un plus petit ou plus grand, plus jeune ou plus âgé, selon le sexe

1.1.2 ...mais un relatif affaiblissement des normes

La reprise presque exacte de la question de l'écart de taille entre « Formation des couples » et Épic - la première interrogeait sur le fait d'accepter facilement de *vivre* avec quelqu'un de plus grand / plus petit de 5 cm ou plus, la deuxième sur le fait d'accepter facilement d'*être* avec quelqu'un répondant à ces critères - permet de préciser la comparaison des taux de réponses négative à cette question entre 1984 et 2014. Une telle mise en regard demande cependant de délimiter des populations aussi comparables que possible. L'enquête « Formation des couples » interrogeait des personnes vivant en couple et âgées de moins de 45 ans en 1984. Si l'âge des plus jeunes répondant-es n'est pas explicité dans les différents travaux issus de cette enquête, on peut considérer qu'elles et ils étaient âgés de 18 ans ou plus en 1984. Un découpage par tranches d'âge autour de 45 ans, bien qu'imprécis, donne ainsi d'une part une idée de l'évolution des réponses chez les générations nées entre 1948 et

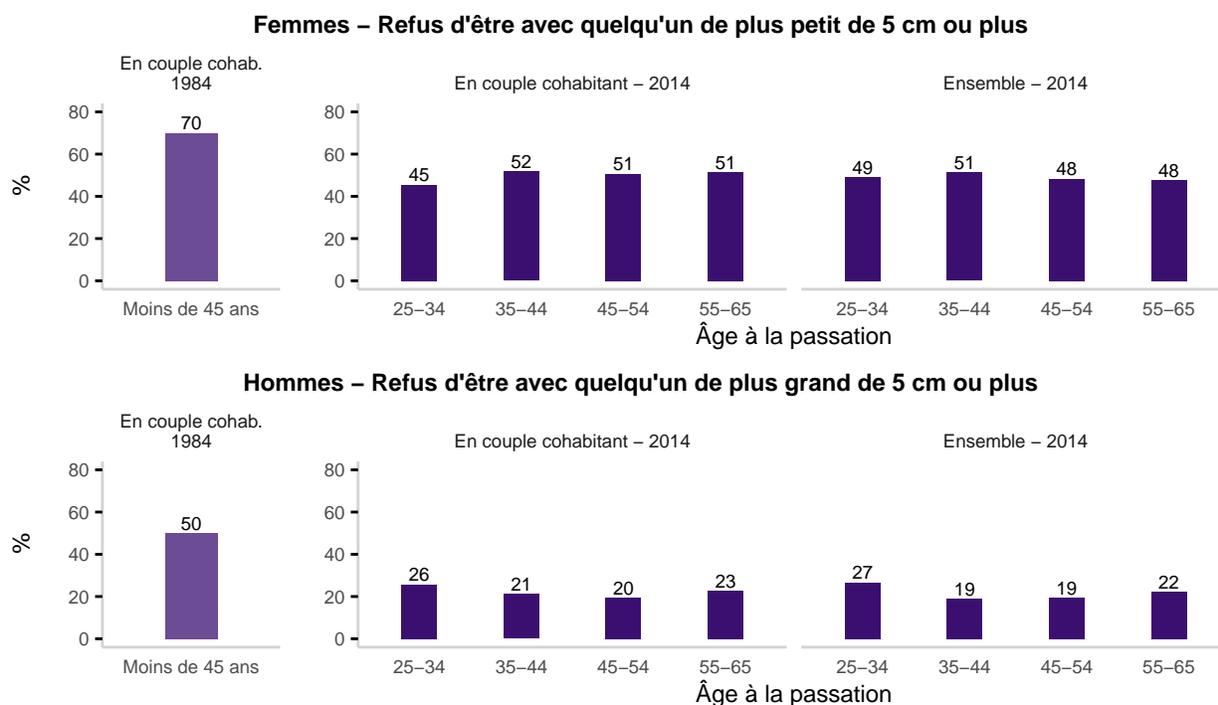
1966, interrogées lors des deux enquêtes, et permet d'autre part une comparaison entre les réponses des personnes âgées de moins de 45 ans en 1984 et en 2004. Une séparation supplémentaire est nécessaire parmi les enquêtés d'Épic, dont une partie ne vivait pas en couple en 2014, et n'aurait donc pas été interrogée dans les conditions de la première enquête².

En 1984, parmi les personnes de moins de 45 ans vivant en couple, 47% des hommes n'auraient pas facilement accepté d'être avec quelqu'un de plus grand qu'eux de 5 cm ou plus, 70% des femmes d'être avec quelqu'un de plus petit qu'elles de 5 cm ou plus. En 2014, sur une population délimitée selon les mêmes critères, ces proportions tombent à 23% chez les hommes et 51% chez les femmes (Figure 1.2). Si l'isolement des enquêtés en couple cohabitant était nécessaire pour la comparaison des deux enquêtes, leurs réponses en 2014 sont en réalité très proches de celles de l'ensemble de la population étudiée dans Épic. Des tendances très similaires se retrouvent ainsi en 1984 et en 2014, mais la prégnance des normes qui s'en dégagent semble s'être atténuée entre les deux périodes.

On constate par ailleurs que les taux de refus des 45-65 ans en 2014 sont beaucoup plus proches de ceux des 25-45 ans en 2014 que de ceux des personnes de leur génération en 1984. L'acceptation croissante des couples où la femme serait plus grande que l'homme relèverait ainsi davantage d'un effet de contexte que de génération, cette norme s'affaiblissant dans l'ensemble de la société. Une exception notable est le taux plus important de refus d'être avec quelqu'un de plus grand chez les jeunes hommes, alors même que les jeunes femmes ne refusent pas plus que leurs aînées d'être avec quelqu'un de plus petit, et semblent même plus ouvertes lorsqu'elles sont en couple cohabitant. Nous reviendrons plus en détail sur l'effet propre de l'âge et de la situation conjugale au moment de l'enquête dans le prochain chapitre.

Les normes d'écart d'âge et de taille se sont ainsi tangiblement affaiblies depuis les années 1980, mais se maintiennent à des niveaux qui peuvent surprendre au regard des évolutions plus larges des cadres conjugaux. Dans « Formation des couples », l'enquêté·e exprime des préférences en référence à une personne avec qui *vivre*, une définition stricte de la relation qui s'accompagne de normes toutes aussi strictes. Le questionnaire d'Épic évoque seulement le fait d'*être* avec quelqu'un, une formulation qui recouvre des formes de relation allant des plus souples au plus institutionnalisées. L'enquête ne permet pas d'étudier les goûts en fonction des aspirations individuelles au moment de la passation, mais on constate que l'assouplissement général des cadres conjugaux ne s'est pas accompagné de la disparition de préférences de genre bien ancrées.

2. Parce que les comparaisons entre différentes populations dans le temps sont toujours en partie artificielles, nous avons comparé les résultats de 1984 d'une part aux personnes qui vivaient en couple à la passation d'Épic en 2014, et d'autre part aux personnes qui vivaient en couple en 1984. Si cette démarche visait à contrôler l'effet d'être en couple cohabitant au moment de répondre à l'enquête, les résultats sont en pratique très similaires entre les deux groupes.

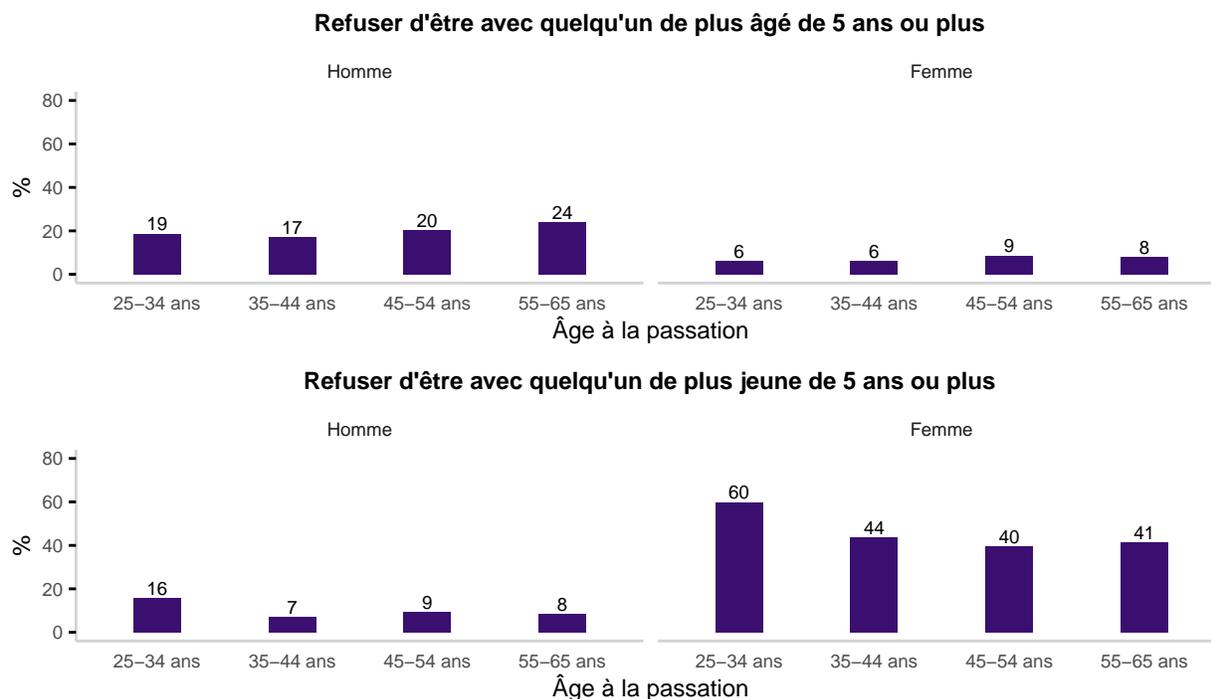


Source : « Formation des couples » (Ined, 1984) et Épic (Ined-Insee, 2014). Pourcentages pondérés.
 Champ : personnes âgées de moins de 45 ans en 1984 et entre 25 et 65 ans en 2014 (effectifs non pondérés d’Épic : 2692 femmes et 2126 hommes en couple cohabitant, 4385 femmes et 3319 hommes dans l’ensemble).
 Lecture : en 1984, 70% des femmes en couple cohabitant auraient refusé ou difficilement accepté d’être avec quelqu’un de plus petit de 5 cm ou plus.

FIGURE 1.2 – Comparaison des opinions sur l’écart de taille au sein du couple en 1984 et en 2014

M. Bergström a réalisé une comparaison similaire entre « Formation des couples » et Épic sur les préférences relatives à l’âge, pour aboutir à des conclusions très proches : les configurations où la femme est plus âgée que l’homme sont nettement plus acceptées en 2014 qu’en 1984 chez les moins de 45 ans, le taux de refus d’un écart de plus de 5 ans étant similaire dans Épic au taux de refus d’un écart de 1 à 4 ans dans « Formation des couples » (Bergström, 2018). En outre, les personnes de plus de 45 ans en 2014 et qui auraient donc pu être interrogées en 1984 n’apparaissent pas plus attachées que les autres à cette norme (Figure 1.3), indiquant comme pour l’écart de taille que son affaiblissement n’est pas lié à un effet de génération mais à une évolution des représentations à l’échelle de la société. En parallèle de cet effet de contexte se dessine un effet d’âge, ou autrement dit de « moment » dans le cycle de vie, sur la préférence plus ou moins affirmée pour l’écart d’âge « traditionnel ». En effet, une fois pris en compte les écarts de réponses entre hommes et femmes, ce sont les plus jeunes qui refusent davantage d’être avec quelqu’un de plus jeune. Ces préférences, souvent commentées à propos des jeunes femmes qui valorisent la maturité des hommes plus âgés par rapport à celle de leur pairs, se retrouvent donc aussi - dans une bien moindre mesure et pour des motifs différents - chez les jeunes hommes. Selon une logique similaire, les femmes et les hommes les plus âgés refusent un peu plus que les autres d’être avec quelqu’un de plus âgé. Ainsi quel que

soit le sexe, l'âge au moment de l'enquête est lié à des variations importantes dans les attentes et dans les configurations de couple dans lesquelles les répondant·es se projettent.



Source : Épic, Ined-Insee (2013-2014). Pourcentages pondérés.
 Champ : personnes âgées entre 25 et 65 ans (effectifs non pondérés : 4385 femmes, 3319 hommes).
 Lecture : 19% des hommes âgés entre 25 et 34 ans refuseraient ou accepteraient difficilement d'être avec quelqu'un de plus âgé de 5 ans ou plus.

FIGURE 1.3 – Refus d'être avec quelqu'un de plus jeune ou plus âgé que soi selon l'âge à la passation de l'enquête

1.1.3 Des hommes moins indifférents qu'ils ne le disent ?

Un aspect important derrière la notion de « domination consentie » utilisée par Bozon est la relative indifférence des hommes quant à la taille ou l'âge d'une éventuelle conjointe. La domination serait ainsi « consentie » par les femmes tout en restant impensée chez les hommes. Les réponses à « Formation des couples » et Épic concordent en ce sens, mais des travaux comme ceux de M. Bergström et M. Buscatto, qui ne s'appuient pas sur des données de questionnaires, invitent à nuancer ces résultats et à envisager l'existence de biais de déclaration genrés.

Par son accès aux données du site de rencontre *Meetic.fr*, et plus spécifiquement aux profils des utilisateur·ices et à leurs comportements de contact, M. Bergström a proposé un contrepoint intéressant aux enquêtes par questionnaires sur la question de l'écart d'âge (*Ibid.*). Cette source alternative, avec toutes les limites que sa méthode d'échantillonnage implique, a l'avantage de permettre l'étude de la formation des relations - et donc des goûts qui y sont mobilisés - « en situation », quand

les questionnaires ne peuvent jamais que collecter des préférences formulées en dehors du cadre de la rencontre. En confrontant ainsi les préférences exprimées dans Épic à celles affichées sur le site, elle montre que la tolérance pour les écarts d'âge « inhabituels » est plus faible chez les utilisateur·ices de Meetic, et que ce décalage avec Épic est encore plus marqué chez les hommes dans la mesure où ils se montraient globalement assez indifférents à ce critère dans l'enquête. Tandis que la préférence des jeunes femmes pour les hommes plus âgés se retrouve dans les deux jeux de données, les données recueillies sur Meetic révèlent également chez les hommes un refus de plus en plus marqué après 40 ans d'être avec une femme plus âgée de 5 ans ou plus, une préférence qui ne se retrouve pas dans les réponses d'Épic. M. Bergström propose comme explication de cette incohérence « l'inégale réflexivité des deux sexes quant à leurs préférences amoureuses et sexuelles et leurs dispositions à en parler », qui signifierait finalement que « les réponses des femmes, plus tranchées, ne reflètent pas tant une attitude plus *intransigente* vis-à-vis de l'âge du partenaire, mais avant tout des préférences plus *conscientes* » et que à l'inverse « l'indifférence manifestée par les hommes concernerait moins l'âge des partenaires que la *question* en tant que telle, à laquelle ils peinent peut-être à répondre (ou qu'ils ne parviennent pas à prendre au sérieux) » (*Ibid.*, p. 408).

Sans avoir les moyens de les appréhender « en situation », on peut se demander si d'autres goûts amoureux, et notamment ceux relatifs à la taille de la conjointe ou du conjoint, sont sujets aux mêmes incohérences entre préférences effectives et préférences déclarées dans une enquête comme Épic, en particulier chez les hommes. L'enquête de M. Buscatto sur les femmes de très grande taille offre une perspective intéressante sur ces questions, car sans avoir la possibilité d'observer directement les dynamiques de couple, elle a pu recueillir par le biais d'entretiens et du suivi de groupes de discussion en ligne les discours des hommes sur l'écart de taille, mais rapportés par des femmes. Il apparaît alors que de nombreux hommes refusent de se mettre en couple, ou développent des « complexes » une fois en couple avec ces femmes qui les dépassent en taille (Buscatto, 2022, chap. 6). Ainsi et dans la continuité des réflexions de M. Bergström sur la différenciation genrée des capacités de réflexivité sur ce type de questions, on peut se demander si les hommes ne seraient pas davantage disposés à parler de leurs préférences dans le cadre d'une relation effectivement vécue, au contraire d'une relation fictive comme celle évoquée dans les questions d'Épic. Nous verrons toutefois que les réponses à la question ouverte sur ce qui a plu chez sa conjointe, présentées dans notre dernier chapitre, ne permet pas de confirmer cette hypothèse.

1.2 Des logiques multiples derrière la persistance d'une « domination consentie »

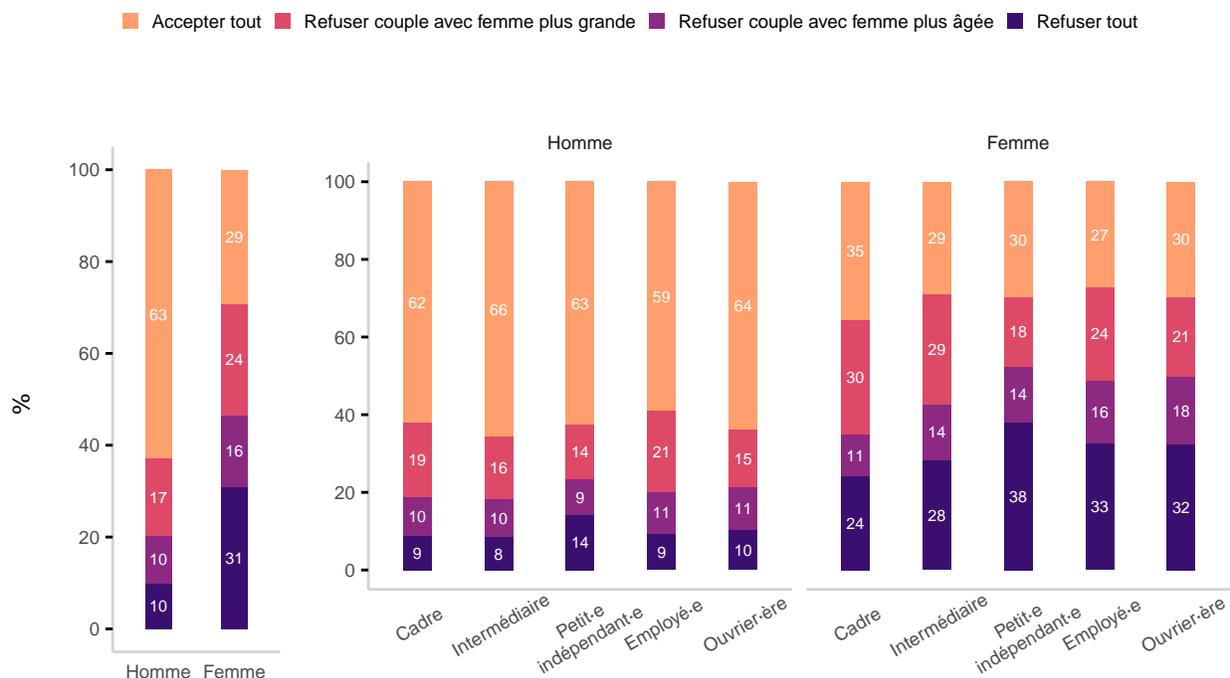
1.2.1 L'écart de taille au sein du couple : un goût « trans-classe » ?

La préférence, majoritairement exprimée par les femmes, pour les configurations de couple où l'homme est plus grand et plus âgé a ainsi persisté depuis les années 1980. L'interprétation univoque de M. Bozon résumée par l'expression de « domination consentie » n'apparaît cependant pas pleinement satisfaisante. Un premier point de contention réside dans la proportion non négligeable d'enquêtés adhérant à l'une des normes sans pour autant se conformer à l'autre (Figure 1.4). Ainsi 31% des femmes refuseraient à la fois d'être avec un homme plus petit et plus jeune, mais 16% refuseraient d'être avec un homme plus jeune tout en acceptant d'être avec un homme plus petit, et 24% accepteraient d'être avec un homme plus jeune tout en refusant d'être avec un homme plus petit. De manière générale, l'adhésion à la norme d'écart de taille est plus souvent détachée de l'adhésion à la norme d'écart d'âge que l'inverse. Il est ainsi probable que ces goûts relèvent, partiellement au moins, de logiques différentes.

L'analyse plus précise des réponses en fonction de la classe sociale vient conforter cette hypothèse. Dans la continuité des résultats de l'enquête de 1984, il existe une association significative entre la catégorie socioprofessionnelle³ et l'importance accordée à l'écart d'âge chez les femmes, les enquêtées cadres et dans une moindre mesure de professions intermédiaires étant relativement plus disposées que les autres à être avec un homme plus jeune qu'elles (Figure 1.4). Pour reprendre l'interprétation de M. Bozon, il est possible que les femmes des classes supérieures, bénéficiant d'une plus grande stabilité matérielle, se sentent moins dépendantes du statut de leur conjoint, et prêtent donc moins d'attention à la « maturité » sociale et économique d'éventuels prétendants. Cette différenciation des goûts selon la classe ne se retrouve pourtant pas dans la préférence des femmes pour les hommes plus grands, la proportion de refus étant très similaire dans toutes les catégories socioprofessionnelles. Il apparaît donc nécessaire d'étudier séparément ces deux aspects de la « domination consentie » décrite par M. Bozon.

Plus spécifiquement, on peut faire l'hypothèse que ce sont les rapports de genre plus que les rapports de classe qui sont à l'origine du maintien de la norme de l'écart de taille, expliquant ainsi la relative

3. Les catégories socioprofessionnelles identifiées dans *Épic* correspondent à la dernière profession exercée par l'enquêté-e, les personnes considérées inactives étant par conséquent celles n'ayant jamais exercé de profession au moment de l'enquête. Nous utilisons dans ce mémoire une variable légèrement adaptée du niveau le plus agrégé de la nomenclature traditionnelle des professions et catégories socioprofessionnelles, dont le recodage est présenté en Annexe 1.



Source : Épic, Ined-Insee (2013–2014). Pourcentages pondérés.
 Champ : personnes âgées entre 25 et 65 ans (effectifs non pondérés : 4385 femmes, 3319 hommes). Les personnes inactives sont écartées des croisements avec la catégorie socioprofessionnelle par souci d'effectifs (172 femmes et 23 hommes).
 Lecture : 63% des hommes accepteraient facilement d'être avec une femme plus âgée (de 5 ans ou plus) ou plus grande (de 5 cm pour la moitié de répondants, de 10 cm pour l'autre, les deux groupes étant ici agrégés).

FIGURE 1.4 – Adhésion aux norme de l'écart de taille et d'âge au sein du couple en fonction du sexe et de la catégorie socioprofessionnelle

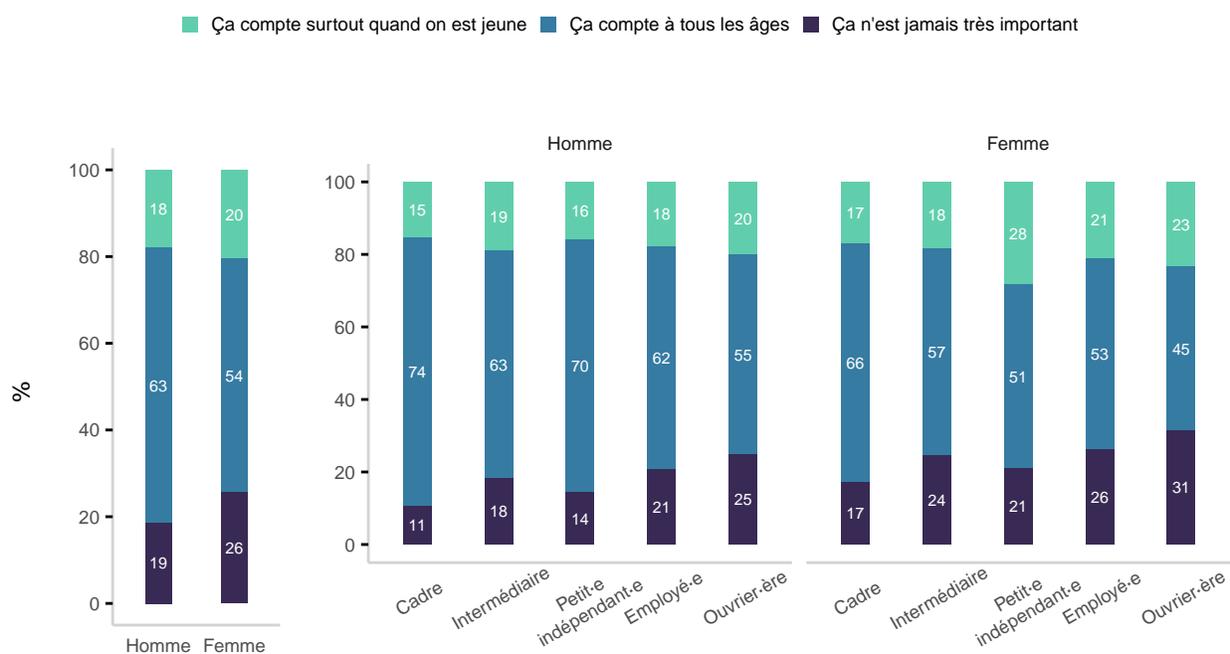
homogénéité des goûts féminins sur cette question. Dans son étude sur les femmes de très grande taille, M. Buscatto montre la place centrale que peut prendre la taille dans la construction d'une identité de genre. Généralement perçue comme une donnée physiologique, l'écart de taille entre les femmes et les hommes fait partie des critères ayant contribué à naturaliser des catégories de sexe socialement construites comme binaires. Il est alors complexe, pour les femmes dont la taille s'écarte significativement de la moyenne, de se trouver une place dans ces catégories rigides. L'autrice souligne ainsi que, dans la plupart des œuvres de fictions, les femmes de grande taille sont souvent associées à des caractéristiques sociales construites comme « masculines » (puissance, force, autorité, voir méchanceté dans les dessins animés). Ce traitement différencié se retrouve dans l'expérience quotidienne de ses enquêtées, qui sont perçues malgré elles comme transgressant les frontières du genre - elles sont régulièrement prises pour des hommes, des « travelos » ou des lesbiennes -, et peinent de ce fait à affirmer la féminité à laquelle elles aspirent (Buscatto, 2022). Il n'est ainsi pas surprenant que la taille représente un enjeu important au sein du couple hétérosexuel, ce modèle conjugal reposant essentiellement sur la polarité et la hiérarchisation des catégories sociales de sexe. La supériorité en taille du conjoint devient le reflet symbolique de la supériorité masculine attendue dans une relation hétérosexuelle. Pour les femmes de très grande taille interrogées par M. Buscatto,

c'est la participation aux jeux et aux codes de séduction hétérosexuels qui leur permet de réaffirmer leur qualité de « vraies femmes » et les traits qui y sont associés : délicatesse, coquetterie, apparence soignée, douceur qui vient s'opposer à la virilité masculine, adoption de la posture de la « protégée » aux côtés du conjoint « protecteur » (*Ibid.*, p. 150). Cette effort constant de revendication par les femmes de très grande taille d'une féminité dont elles sont exclues rappelle la position délicate des femmes des classes populaires anglaises décrites par B. Skeggs, en lutte avec une féminité définie comme un attribut des femmes de classes moyennes (Skeggs, 1997). Ces situations relativement marginales vis-à-vis des normes dominantes permettent en retour de mieux cerner les féminités « hégémoniques » et leurs attendus.

1.2.2 La norme du couple « bien assorti » : rapports de genre et préoccupations esthétiques

En pratique, ces dynamiques de genre peuvent se traduire par un attachement au modèle du couple physiquement « bien assorti », dans un registre mêlant respect de la domination masculine et critères esthétiques. N. Herpin propose en ce sens, parmi les différentes hypothèses qu'il avance pour expliquer l'importance invariablement accordée à la taille dans le couple, une théorie selon laquelle le critère de beauté lié à la taille prendrait le pas, chez les femmes de classes supérieures, sur la recherche d'un conjoint dont la grande taille serait une promesse de réussite sociale pour le foyer (Herpin, 2003). De fait, si l'attirance pour le physique est un critère important pour une grande partie de la population, ce sont les femmes et les hommes des classes supérieures qui y accordent le plus d'intérêt (Figure 1.4). De nombreux travaux ethnographiques ont montré la manière dont l'apparence physique fait l'objet de soins particuliers dans les classes supérieures, tandis qu'elle représente une préoccupation plus secondaire dans les classes populaires. Ce rapport au corps est inculqué dès l'enfance au sein de la famille (Court et al., 2014), et se retrouve par exemple dans la place cruciale réservée à la présentation de soi dans les métiers dits « d'élite » comme ceux de la haute fonction publique (Favier, 2021). Un modèle de régression présenté dans le chapitre suivant montre pourtant que l'importance accordée à l'attirance pour le physique a un effet significatif sur le refus d'être dans un couple où la femme serait plus grande, et ce à catégorie socioprofessionnelle égale par ailleurs (Tableau 2.2). Il apparaît ainsi que lorsque les considérations esthétiques sont associées à un plus grand attachement à la norme de l'écart de taille, elles le sont quelle que soit la classe sociale.

L'attirance pour le physique de quelqu'un...



Source : Épic, Ined-Insee (2013–2014). Pourcentages pondérés.

Champ : personnes âgées entre 25 et 65 ans (effectifs non pondérés : 4385 femmes, 3319 hommes). Les personnes inactives sont écartées des croisements avec la catégorie socioprofessionnelle par souci d'effectifs (172 femmes et 23 hommes).

Lecture : 19% des hommes considèrent que l'attirance pour le physique de quelqu'un n'est jamais très importante dans le cadre d'une relation amoureuse.

FIGURE 1.5 – Importance de l'attirance pour le physique selon le sexe et la catégorie socioprofessionnelle

1.3 Peu d'importance accordée au niveau de diplôme, mais une plus grande attention aux divergences politiques chez les plus diplômé·es

L'enquête Épic permet d'enrichir la compréhension de ce qui compte et ne compte pas dans le « choix » d'un·e conjoint·e en s'intéressant, en complément des différences de taille et d'âge, aux écarts de diplômes et d'opinions politiques.

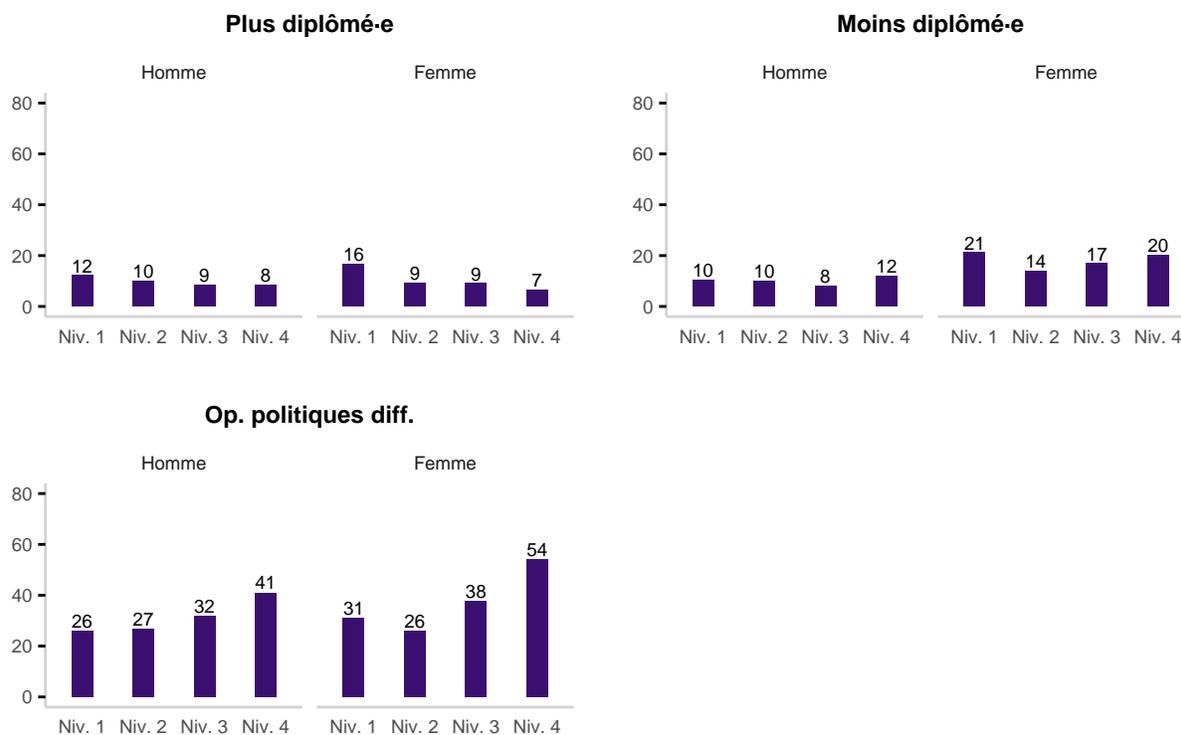
Au contraire de l'âge et de la taille, peu de personnes considèrent le diplôme comme un critère de choix dans le cadre d'une relation amoureuse (seuls 14% n'accepteraient pas facilement d'être avec quelqu'un de moins diplômé, 9% avec quelqu'un de plus diplômé). Le seul écart notable est la plus grande proportion de femmes refusant d'être avec un homme moins diplômé qu'elles (18% contre 10% des hommes). Comme pour l'âge et la taille, cette différence peut être interprétée comme une « domination consentie » par les femmes, celles-ci recherchant davantage des hommes de condition

sociale supérieure - dont le niveau de diplôme serait ici le reflet. Ce marqueur semble cependant beaucoup moins important que la taille ou le genre, et ce faible poids interroge sur les spécificités des femmes qui en font un critère dans leurs choix conjugaux. De manière attendue, le niveau d'études⁴ permet d'expliquer une partie de la variation des réponses, bien que cette corrélation soit assez peu marquée et surtout présente chez les femmes. Les femmes peu ou pas diplômées sont celles à l'avis le plus tranché, acceptant moins à la fois d'être avec quelqu'un de plus diplômé et de moins diplômé qu'elles. On peut toutefois s'interroger sur le sens que donnent des enquêtées ne possédant aucun diplôme à la formulation « moins diplômé·e que vous ». Chez les autres femmes, l'acceptation d'être avec quelqu'un de plus diplômé que soi baisse à mesure que le niveau d'études augmente. Cette tendance pourrait indiquer une réticence chez les femmes plus diplômées à se trouver en position dominante au sein du couple, selon la logique de la « domination consentie ». Alternativement, on peut y voir une recherche explicite d'homogamie de diplôme, dans le but de trouver quelqu'un aux qualités intellectuelles espérées (nous verrons dans le troisième chapitre que l'intelligence et la culture sont des qualités particulièrement valorisées par les membres des classes supérieures dans leurs relations amoureuses), ou encore un homme familier de modèles conjugaux plus égalitaires. Sans revenir à un raisonnement en termes de « préférences révélées », on peut par exemple noter que l'homogamie de diplôme se renforce chez les diplômé·es des grandes écoles, alors qu'elle tend à diminuer dans le reste de la population (Bouchet-Valat, 2014).

La dissemblance des opinions politiques est plus clivante que celle du diplôme, puisque 37% de la population interrogée n'accepterait pas facilement d'être avec quelqu'un aux opinions très différentes des siennes. La proportion de refus est une nouvelle fois plus élevée chez les femmes (41% contre 33% chez les hommes), un écart cohérent au vu de l'« indifférence » déjà remarquée chez les hommes, mais plus surprenant sur un sujet souvent associé au masculin comme peut l'être la politique. De manière générale les compétences et le sentiment de légitimité à s'exprimer sur des questions politiques n'est pas distribué uniformément dans l'espace social (Bourdieu, 1973). On note en ce sens que cette question sur les divergences politiques est celle qui a suscité le plus grand nombre de non réponses (entre 4,6% de « ne sait pas », contre un peu plus de 1% pour les autres questions), notamment chez les femmes (5,4%, contre 3,8% chez les hommes), et chez les moins diplômé·es (8,6% au niveau d'études le plus bas contre 3,1% au niveau le plus haut). De même, ce sont les personnes les plus diplômées, c'est-à-dire les personnes les plus politisées et les plus à même d'exprimer un avis sur la vie politique du pays, qui accordent le plus d'importance au positionnement politique d'un·e éventuel·le conjoint·e (Figure 1.6). Ce type de préférence est communément étudiée sous l'angle de la couleur politique, les personnes se déclarant « de gauche » étant notamment plus réticentes à se mettre en couple avec des personnes aux opinions différentes (Muxel, 2021). Bien

4. La variable de niveau d'études mobilisée dans ce mémoire est reprise à Rault et Lambert (2019) et vise à contrôler l'évolution de la valeur des diplômes au fil des générations. Le détail de son recodage est présenté en Annexe 1.

qu'Épic interroge ses enquêtés sur leur positionnement politique, nous décidons de ne pas explorer cette dimension. Il est en effet toujours délicat de recueillir ce type d'information par le biais d'un questionnaire, d'autant plus lorsque la thématique principale de l'enquête peut paraître très éloignée de ces questions aux yeux des répondant·es. Nous chercherons plutôt à identifier d'éventuelles logiques communes avec les préférences d'âge, de taille et de diplôme, et notamment le lien entre ces préférences et des visions différenciées du couple.



Source : Épic, Ined-Insee (2013–2014). Pourcentages pondérés.
 Champ : personnes âgées entre 25 et 65 ans (effectifs non pondérés : 4385 femmes, 3319 hommes).
 Lecture : 12% des hommes au niveau d'études le plus bas accepteraient difficilement ou refuseraient d'être avec quelqu'un de plus diplômé qu'eux.

FIGURE 1.6 – Refus d'être avec quelqu'un de plus diplômé, moins diplômé, ou avec des opinions politiques très différentes, selon le sexe et le niveau d'études

Prenant en compte l'ensemble de ces réflexions, nous chercherons dans le chapitre suivant à identifier les différents registres pouvant intervenir, « toutes choses égales par ailleurs », dans la formation des goûts amoureux. Sans négliger l'influence des conditions sociales dans ce que nous pouvons désigner comme des « goûts de classe », nous explorerons des pistes complémentaires susceptibles d'expliquer la persistance d'une préférence comme celle de l'écart de taille - préférence qui semble précisément résister aux enjeux de classe. Nous examinerons notamment l'association de ces goûts avec différentes représentations du couple et de la sexualité, ainsi que l'éventuelle influence des biographies conjugales et sexuelles.

Chapitre 2

Goûts, représentations sur le couple, et biographie conjugale et sexuelle

2.1 Des représentations sur le couple aux goûts amoureux

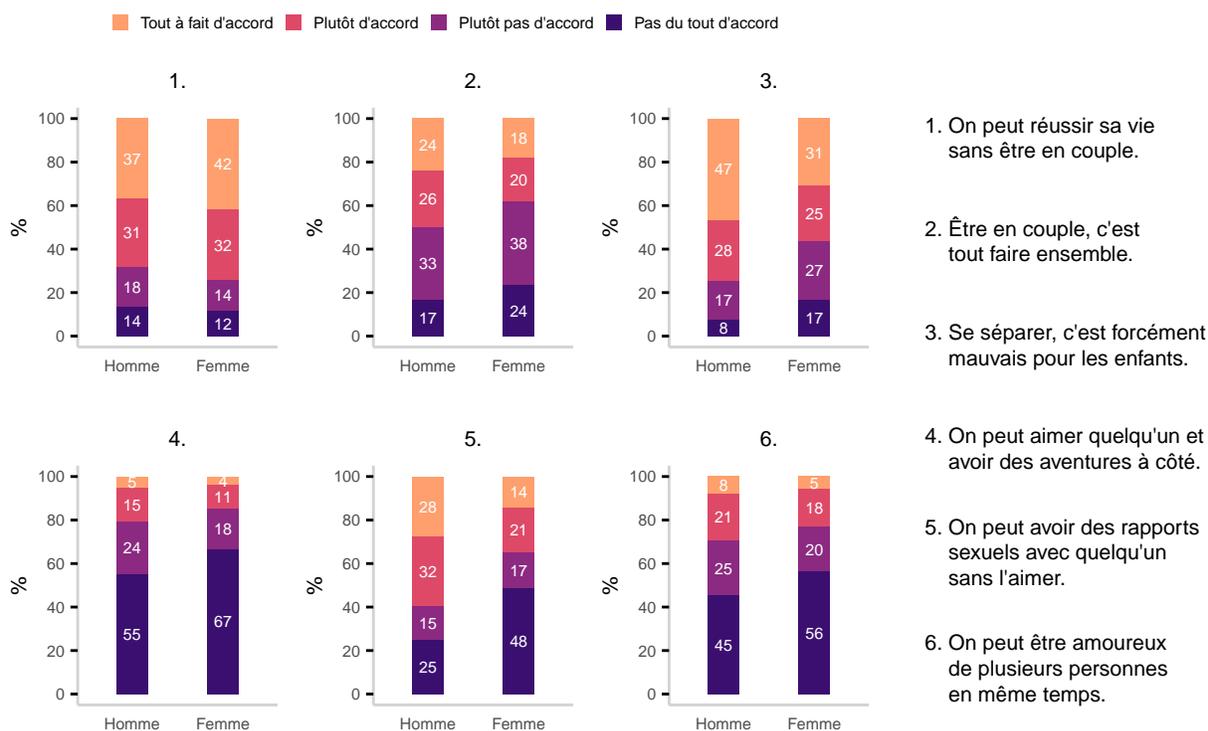
2.1.1 Typologie des représentations sur les relations amoureuses et sexuelles

Une manière d'expliquer une certaine prise de recul face aux normes encore bien ancrées que sont l'écart d'âge et l'écart de taille dans les relations hétérosexuelles consiste à s'intéresser aux opinions plus générales sur le couple, suivant l'hypothèse qu'une vision plus « progressiste » de la relation de couple irait de pair avec une émancipation plus aisée des marqueurs de domination masculine dans le cadre conjugal. Nous nous appuyons pour cela sur une série de six affirmations face auxquelles les enquêtés d'Épic devaient se positionner, suivant une échelle allant de « Tout à fait d'accord » à « Pas du tout d'accord » :

- On peut réussir sa vie sans vivre en couple
- Être en couple c'est tout faire ensemble
- Se séparer c'est forcément mauvais pour les enfants
- On peut aimer quelqu'un et avoir des aventures à côté
- On peut avoir des rapports sexuels avec quelqu'un sans l'aimer
- On peut être amoureux de plusieurs personnes en même temps

Si l'ensemble de ces affirmations aurait été peu accepté il y a quelques décennies, certaines apparaissent aujourd'hui assez consensuelles, tandis que d'autres restent largement contestées (Figure 2.1). Une majorité d'enquêtés expriment ainsi leur accord avec l'idée qu'on puisse réussir sa vie sans être en couple et qu'une séparation n'est pas toujours mauvaise pour les enfants, mais les aventures

extraconjugales et le fait d'être amoureux·se de plusieurs personnes en même temps ne recueillent qu'une faible approbation. Certaines propositions se distinguent également par une nette différenciation genrée des réponses. C'est le cas par exemple des rapports sexuels sans sentiments amoureux, moins largement plébiscités par les femmes, ou encore des effets néfastes d'une séparation pour les enfants, qui semblent inquiéter davantage les hommes.



Source : Épic, Ined-Insee (2013–2014). Pourcentages pondérés.
 Champ : personnes âgées entre 25 et 65 ans (effectifs non pondérés : 4385 femmes, 3319 hommes).
 Lecture : 14% des hommes ne sont pas du tout d'accord avec l'affirmation qu'on peut réussir sa vie sans vivre en couple.

FIGURE 2.1 – Opinions générales sur le couple selon le sexe

Nous avons mobilisé des méthodes d'analyses factorielles afin de résumer ces réponses en un indicateur synthétique. Après avoir regroupé entre elles les modalités de réponses positives et négatives, une analyse des correspondances multiples (ACM) a fait ressortir trois axes particulièrement structurants. Une classification ascendante hiérarchique (CAH) réalisée sur les coordonnées de ces axes¹ a finalement permis de définir une typologie en quatre classes de représentations sur le couple (Tableau 2.1). La première, qualifiée de « conservatrice », rassemble 37% de la population totale, et se distingue par une forte valorisation du couple et de sa longévité (couple nécessaire pour réussir sa vie, définition fusionnelle, et séparation inévitablement mauvaise pour les enfants). Le deuxième groupe regroupe également 37% de la population, et adopte une position plus distancée

1. La proximité entre individus sur les trois dimensions a été évaluée par la distance euclidienne, et l'agrégation des groupes a été réalisée selon la méthode de Ward. La classification ainsi obtenue est consolidée par la méthode des K-means.

TABLEAU 2.1 – Description des classes par les variables actives (pourcentages en colonne)

	Représentations sur le couple				
	Ensemble	Conservatrices	Pragmatiques	Libérales	Sans avis
Réussir sa vie sans vivre en couple					
Oui	70,0	42,9	90,3	82,9	48,3
Non	28,2	56,1	8,7	16,2	16,9
Nsp	1,8	1,0	0,9	0,9	34,8
Être en couple, c'est tout faire ensemble					
Oui	43,7	84,2	13,7	28,3	34,5
Non	55,6	15,8	86,3	71,7	38,1
Nsp	0,7	0,0	0,0	0,0	27,3
Séparation forcément mauvaise pour les enfants					
Oui	63,7	93,5	40,6	55,5	42,6
Non	33,8	6,2	56,7	42,8	18,7
Nsp	2,5	0,3	2,7	1,7	38,7
Aimer quelqu'un et avoir des aventures à côté					
Oui	17,4	3,5	3,7	62,4	7,5
Non	80,5	95,8	95,6	36,9	36,7
Nsp	2,1	0,6	0,7	0,6	55,8
Avoir des rapports sexuels avec quelqu'un sans l'aimer					
Oui	45,8	29,2	36,4	89,7	23,8
Non	51,8	69,2	63,2	9,2	20,2
Nsp	2,5	1,6	0,5	1,1	56,0
Être amoureux de plusieurs personnes en même temps					
Oui	25,2	9,7	9,6	76,8	8,9
Non	70,8	88,6	87,8	20,3	23,2
Nsp	4,0	1,7	2,6	2,9	67,8

Source : Épic, Ined-Insee (2013-2014). Pourcentages pondérés.

Champ : personnes âgées entre 25 et 65 ans (n = 7704, avant pondération)

Lecture : 42,9% des personnes de la première classe, aux opinions les plus « conservatrices » sur le couple, estiment qu'on peut réussir sa vie sans être en couple, contre 70,0% dans l'ensemble de la population.

par rapport à cette vision du couple (il est possible de réussir sa vie sans être en couple, être en couple ne signifie pas tout faire ensemble, et une séparation n'est pas toujours mauvaise pour les enfants), sans pour autant accepter une dissociation entre relation conjugale (exclusive), sentiments et sexualité. Par souci de concision nous qualifions cette classe de « pragmatique », ce pragmatisme consistant à accorder une place relativement secondaire à la relation de couple. Le troisième groupe est plus réduit en effectif (23% de la population), et exprime les avis les plus rares en se prononçant majoritairement en faveur d'une ouverture des relations, notamment sur le plan sexuel, tout en

prenant relativement moins de recul que le deuxième groupe sur l'importance de la vie de couple et le caractère néfaste d'une séparation pour les enfants. À défaut de terme plus approprié nous qualifions cette classe de « libérale », en gardant à l'esprit que cette libéralité concerne essentiellement la dissociation entre conjugalité et sexualité. Enfin une dernière classe, très minoritaire (2,6% de la population), rassemble les enquêtés ne s'étant pas prononcés sur la plupart des questions.

Ces groupes sont fortement structurés par le genre² - les hommes exprimant des opinions plus « conservatrices » ou allant dans le sens d'une dissociation entre conjugalité et sexualité, les femmes étant au contraire plus nombreuses dans le groupe « pragmatique ». Les variations selon le niveau d'études et la catégorie socioprofessionnelle sont également très marquées, les personnes les moins diplômées ou issues des classes populaires étant notamment sur-représentées dans la classe conservatrice. Les générations les plus âgées sont sur-représentées dans le groupe le plus conservateur, mais les positions les moins attachées à l'exclusivité sexuelle et amoureuse au sein du couple sont présentes en proportions similaires dans toutes les tranches d'âges. Les personnes les plus âgées sont par ailleurs, avec les moins diplômées, les plus présentes dans la classe des non-répondants. Ces grandes lignes de partage n'épuisent cependant pas entièrement l'intérêt explicatif de cette typologie de représentations.

2.1.2 Chez les femmes, un rapport différencié à l'hétérogamie d'âge, de taille et d'opinions politiques selon la vision du couple

Nous choisissons en effet d'introduire cette typologie des représentations comme une variable explicative dans quatre modèles de régression portant sur le refus d'être dans une relation où la femme serait plus âgée, où la femme serait plus grande, où le ou la conjoint·e serait moins diplômé·e, et où il existerait des divergences d'opinions politiques importantes entre les deux conjoint·es. Nous cherchons ainsi à étudier les liens entre représentations et préférences « pratiques » (bien qu'elles restent de l'ordre du déclaratif), tout en contrôlant l'effet des variables sociodémographiques présentées dans le chapitre précédent (Tableaux 2.2 et 2.3).

Ces liens apparaissent principalement chez les femmes. Les enquêtées aux idées les plus conservatrices sur le couple vont par exemple davantage refuser d'être avec un homme plus jeune que les enquêtées « pragmatiques », tandis que les enquêtées plus ouvertes à la dissociation entre conjugalité et sexualité montrent au contraire moins de réticences à être plus âgées qu'un conjoint potentiel. Nous avons vu précédemment que la plus faible adhésion à la norme de l'écart d'âge chez les femmes des classes supérieures pouvait être expliquée par une autonomie économique plus impor-

2. La distribution des classes selon les principales caractéristiques sociodémographiques est présentée en annexe (Tableau A.2)

tante. Après avoir contrôlé cet effet de classe, on constate donc également une association entre le refus de la norme d'écart d'âge et l'affirmation d'idées « progressistes » sur le lien entre couple et sexualité. Cette association ne se retrouve pas sur la question de l'écart de taille : aucun type de représentations n'est lié plus qu'un autre au refus d'une configuration où la conjointe serait plus grande. Goût « trans-classe », la norme de l'homme plus grand apparaît également imperméable à la libéralisation des discours sur le couple. Au regard des variables introduites dans le modèle, c'est finalement l'importance accordée à l'attirance pour le physique du conjoint qui permet le mieux d'expliquer les variations dans l'adhésion à la norme de l'écart de taille, les femmes déclarant accorder peu d'importance à l'attirance pour le physique y étant nettement moins attachées. Ce résultat est cohérent avec l'hypothèse selon laquelle la préoccupation esthétique du couple « bien assorti » constitue une dimension importante de cette préférence de taille. Le refus d'être avec un conjoint aux opinions politiques très différentes est davantage affecté par les représentations sur le couple, selon une logique systématiquement inverse à celle observée pour la différence d'âge : les femmes aux idées les plus conservatrices acceptent plus facilement une différence d'opinions politiques que celles aux positions « pragmatiques », tandis que les femmes plus ouvertes à la dissociation entre conjugalité et sexualité tolèrent plus difficilement les désaccords politiques au sein du couple. À classes sociales égales par ailleurs, le fait d'accorder de l'importance aux questions politiques dans la sphère conjugale apparaît donc associé, chez les femmes, à des représentations sur le couple et la sexualité éloignées des injonctions de genre traditionnelles. Enfin, le refus d'être avec un homme moins diplômé, généralement rare sur l'ensemble des réponses, présente des tendances plus difficiles à analyser. Si les femmes des classes populaires, au niveau d'études souvent peu élevé, s'opposent moins que les autres à être avec quelqu'un de moins diplômé qu'elles, ce sont les femmes aux positions les plus conservatrices sur la vie de couple qui refusent davantage cet écart de niveau scolaire.

Chez les hommes, la typologie des représentations sur le couple a un pouvoir explicatif beaucoup plus faible, tout comme la classe sociale. La seule tendance marquée réside dans l'attachement plus important à la norme de l'écart d'âge chez les plus conservateurs, confirmant une association déjà observée chez les femmes. Sur la question de l'écart de taille, les différences de représentations générales sur le couple n'affectent pas davantage la position des hommes que celle des femmes. On retrouve chez eux une préférence qui semble principalement motivée par des considérations esthétiques, l'acceptation d'être avec une femme plus grande étant de nouveau associée à une moindre importance accordée à l'attirance pour le physique. Par ailleurs, l'absence de lien entre la typologie des représentations et l'acceptation ou le refus de désaccords politiques au sein du couple est d'autant plus intéressant que ce lien existe chez les femmes. L'absence de variations chez les hommes ne peut être ici attribué à leur relative indifférence, dans la mesure où cette question a

suscité un nombre important de prises de position négatives, presque à la hauteur du taux de refus des femmes (Figure 1.6). Une piste d'explication pourrait être que les « opinions politiques » évoquées dans l'intitulé de la question ne sont pas envisagées de la même manière par les répondantes et par les répondants. La « deuxième vague » féministe qui naît en France dans les années 1970 a eu pour objet principal de faire de l'intime, et surtout celui des femmes, un sujet politique. Cette politisation a été portée par une lutte centrale pour le droit à l'avortement, mais également par un ensemble de revendications secondaires visant à mettre au jour les mécanismes de domination masculine à l'œuvre dans de multiples aspects du quotidien - et en particulier dans le cadre des relations hétérosexuelles (Bard, 2017). L'exposition à ces discours de plus en plus courants dans l'espace public depuis cette époque peut avoir eu une influence sur l'adoption par certaines femmes de positions plus libérales par rapport au couple, notamment dans des domaines souvent réservés au masculin comme la sexualité. Il est alors probable que leur refus de se mettre en couple avec un homme ne partageant pas leurs convictions politiques soit en partie motivé par ces considérations. Les hommes, se sentant moins directement concernés, dissocieraient à l'inverse plus facilement leur vie quotidienne et intime d'une sphère politique définie pour eux de manière plus « traditionnelle ».

2.2 Modulation des goûts selon le parcours et la situation conjugale

2.2.1 Une association genrée entre nombre de partenaires sexuelles et adhésion aux normes dominantes

Une dernière dimension permettant d'affiner la compréhension des goûts intervenant dans le choix d'un·e partenaire ou d'un·e conjoint·e est l'étude du parcours relationnel et de la situation conjugale actuelle, selon l'hypothèse que les expériences personnelles contribuent à la formation des goûts, aux côtés des socialisations de genre, de classe, et de l'exposition à un ensemble de discours sur les relations de couple.

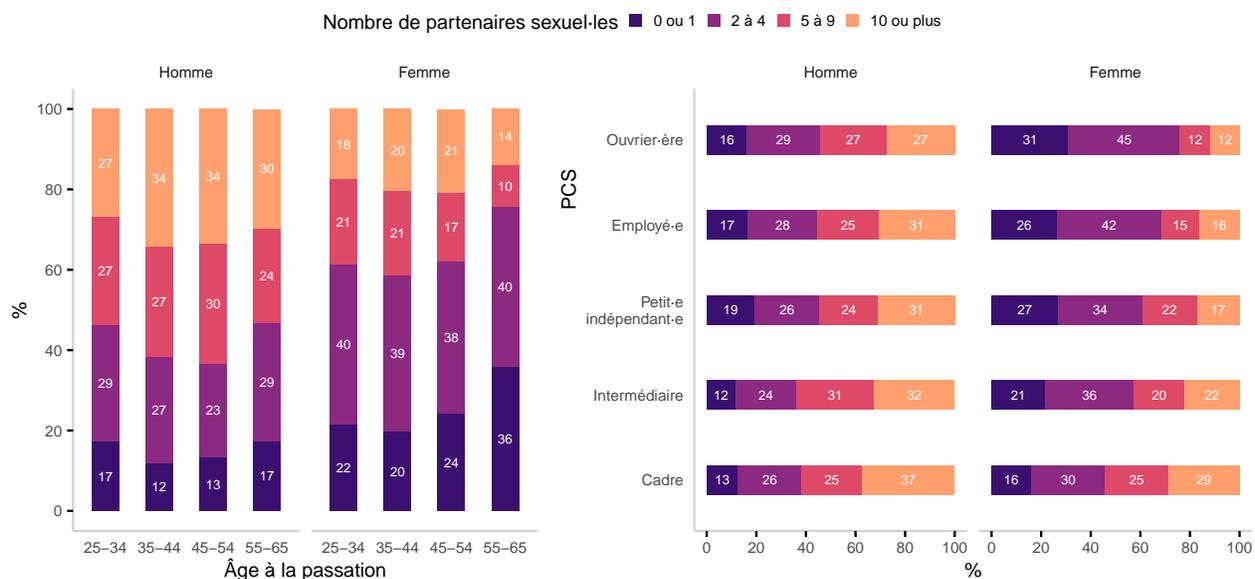
Le nombre de partenaires sexuelles déclaré par les enquêté·es apporte une sorte de contrepoint « pratique » aux représentations plus libérales sur le plan de la sexualité identifiées dans notre typologie. Il s'agit cependant d'une donnée délicate à étudier car elle est fortement sujette aux biais de déclaration : les hommes déclarent invariablement plus de partenaires que les femmes, sans que cette différence puisse s'expliquer de manière factuelle - la piste d'un recours plus fréquent chez les hommes aux services de travailleur·euses du sexe n'est par exemple pas satisfaisante en termes d'ordre de grandeur (Lagrange, 1991 ; Leridon, 2008). Comme le suggère le travail de Florence Maillochon sur les discours des adolescent·es au début de leur vie amoureuse et sexuelle, la manière

d'évoquer et de dénombrer ses partenaires, et donc l'explication d'une sous ou sur-déclaration, serait liée à des injonctions de genre fortement présentes dès cet âge. Alors que les jeunes hommes doivent faire montre de leur expérience et jouent ainsi d'une politique du nombre, les jeunes femmes sont plus réflexives sur leur parcours et hiérarchisent leurs relations selon des classements constamment renouvelés qui peuvent mener à l'éviction d'histoires jugées trop peu sérieuses (Maillochon, 2003). On voit ainsi apparaître l'envers de l'indifférence masculine relevée dans le chapitre précédent : alors qu'ils sont socialisés à se détacher des enjeux affectifs des relations amoureuses, les hommes se sentent davantage concernés par une question comme celle du nombre de partenaires sexuelles qui met en jeu leur virilité. Les femmes s'efforcent au contraire de réorienter la question dans le domaine des sentiments, et de s'éloigner ainsi de l'idée socialement réprouvée d'une sexualité féminine trop libérée.

Épic ne déroge pas à la règle³, les réponses à cette question montrant une nette incohérence entre les déclarations des hommes et des femmes (Figure 2.2). À cet écart s'ajoutent des variations importantes et connues selon l'âge et la classe des enquêtés, sans qu'on puisse déterminer avec certitude la part de biais de déclaration et la part de différenciation effective des pratiques. Ainsi les femmes de plus de 55 ans au moment de l'enquête ont déclaré un nombre plus faibles de partenaires que les autres, tandis que cette écart entre générations ne se retrouve pas chez les hommes. Le compte des partenaires suit également un gradient assez marqué selon la classe, les cadres déclarant le plus de partenaires. Nous ne distinguons pas ici les partenaires de même sexe et de sexe opposé, notamment parce que les pratiques homosexuelles sont minoritaires chez les personnes qui n'ont déclaré que des relations importantes hétérosexuelles. Ces pratiques sont pourtant liées à des profils bien particuliers, comme l'ont montré Wilfried Rault et Camille Lambert dans une note de recherche sur les données d'Épic : elles sont plus fréquentes (ou davantage déclarées) chez les jeunes générations et les plus diplômées, et les personnes ayant déclaré ces pratiques adhèrent plus que les autres aux représentations dissociant sexualité et conjugalité (*Ibid.*). On peut alors supposer que l'introduction dans nos modèles « toutes choses égales par ailleurs » de l'âge à la passation de l'enquête, de la catégorie socioprofessionnelle, et de la typologie des représentations présentées précédemment, permette de capter ces spécificités.

Chez les femmes, le nombre de partenaires a un effet très similaire à celui des représentations générales sur le couple : plus le nombre de partenaires est élevé, plus les femmes acceptent d'être avec des hommes plus jeunes, et plus elles refusent d'être avec quelqu'un aux opinions politiques

3. Malgré le protocole de collecte spécifique pour cette question (les enquêtés ne donnaient pas oralement le nombre de leurs partenaires mais l'écrivaient directement sur l'ordinateur de l'enquêteur·ice), près de 8% des personnes interrogées n'ont pas souhaité répondre. Pour limiter le nombre de données manquantes, nous utilisons ici les valeurs imputées par les concepteur·ices de l'enquête à partir des profils sociodémographiques des non-répondant·es (Rault et Lambert, 2019).



Source : Épic, Ined-Insee (2013-2014). Pourcentages pondérés.
 Champ : personnes âgées entre 25 et 65 ans (effectifs non pondérés : 4385 femmes, 3319 hommes). Les personnes inactives sont écartées des croisements avec la catégorie socioprofessionnelle par souci d'effectifs (172 femmes et 23 hommes).
 Lecture : 27% des hommes âgés entre 25 et 35 ans à la passation de l'enquête ont déclaré avoir eu dix partenaires sexuel·les ou plus.

FIGURE 2.2 – Nombre de partenaires sexuel·les selon l'âge à la passation de l'enquête et la PCS

différentes (Tableau 2.2). Le dépassement dans les actes de la réserve sexuelle attendue des femmes serait ainsi le pendant « pratique » des discours séparant conjugalité et sexualité, les deux allant dans le sens d'une certaine émancipation vis à vis de la norme de l'écart d'âge et d'une plus grande sensibilité aux questions politiques, mais toujours sans remise en cause de la norme de l'écart de taille. Les préférences liées à la taille sont au contraire chez les hommes les seules affectées par la variation du nombre de partenaires sexuel·les, le taux de refus d'une relation avec une femme plus grande étant relativement plus élevé chez les hommes ayant déclaré dix partenaires ou plus (Tableau 2.3). Cette association laisse supposer que les hommes qui se conforment le plus à l'idéal masculin de performance sexuelle, dans leurs discours si ce n'est dans leurs actes, seraient ceux qui accorderaient une plus grande valeur symbolique à la supériorité masculine par la taille au sein du couple.

2.2.2 Une relative prise de recul chez les femmes au célibat choisi

Un autre indicateur intéressant est celui de la situation conjugale de l'enquêté·e au moment où il ou elle est invité·e à exprimer ses opinions et ses goûts. Si le fait d'être en relation amoureuse importante, de volontairement ne pas l'être, ou de ne pas l'être mais de souhaiter l'être, semble avoir des effets significatifs sur les réponses, l'orientation de ces effets n'est pas facile à interpréter avec les seules informations disponibles dans l'enquête. On note par exemple que les femmes n'étant

pas en couple, que ce célibat soit voulu ou non, refusent moins que les autres l'idée d'être avec un homme plus jeune. Plusieurs hypothèses différentes peuvent être avancées sans qu'on puisse pleinement les vérifier. Bien que la vie hors couple soit de plus en plus courante, Bergström, Courtel et Vivier (2019) ont montré qu'elle représente une situation encore peu acceptée. La conjugalité reste une norme dominante et constamment rappelée à l'esprit des personnes vivant hors couple, que ce soit par leur entourage direct ou par les modèles valorisés dans les œuvres de fiction. On pourrait alors argumenter que le moindre attachement à la norme du conjoint plus âgé chez les femmes célibataires relève d'une sorte de relâchement de nécessité des critères de choix afin de faciliter une mise ou remise en couple, qu'elles affirment ou non leur volonté d'engager une relation au moment de l'enquête. Toutefois, Bergström, Courtel et Vivier (*Ibid.*) montrent également que le modèle de vie hors couple, notamment chez les femmes des classes populaires, peut représenter un véritable soulagement et le sentiment d'une autonomie regagnée après plusieurs années de vie conjugale particulièrement inégalitaire. Pour ces femmes qui n'envisagent pas de remise en couple prochaine, les relations « hors normes » par la relative jeunesse ou petitesse du conjoint représentent peut-être un modèle conjugal alternatif plus prometteur en principe. Il est également possible, et peut-être même plus probable, que ces femmes célibataires par choix expriment simplement un plus grand détachement par rapport à ces questions par lesquelles elles se sentent moins directement concernées. Il est à ce titre intéressant de noter qu'elles accepteraient nettement plus facilement d'être avec un homme plus petit qu'elles qu'à la fois les femmes en couple et celles qui souhaiteraient l'être, une tendance similaire s'observant également chez les hommes. De même, ce sont les femmes vivant hors couple qui accordent le moins d'importance aux désaccords politiques au sein du couple. Du côté des hommes, l'hypothèse d'un relâchement des critères de choix dans le but d'ouvrir les possibles semble plus envisageable, puisque les hommes cherchant à se remettre en couple vont davantage que les autres accepter d'être avec une femme plus âgée qu'eux et passer outre les éventuelles différences d'opinions politiques.

TABLEAU 2.2 – Régressions logistiques dichotomiques (odds ratio) sur le fait de refuser certaines caractéristiques dans ses relations amoureuses - Femmes

	Femme plus âgée	Femme plus grande	Qqn. moins dipl.	Opinions pol. diff.
Âge à la passation				
25-34 ans	2,27***	1,05	0,37***	0,75***
35-44 ans	1,15	1,07	0,45***	0,79**
45-54 ans	1,01	0,99	0,71***	0,88
55-65 ans	réf.	réf.	réf.	réf.
PCS à la passation				
Cadre	0,64**	0,87	1,32	2,41***
Intermédiaire	0,76*	1,02	0,91	1,77***
Petit·e indépendant·e	réf.	réf.	réf.	réf.
Employé·e	0,91	1,04	0,71*	0,96
Ouvrier·ère	1,05	0,95	0,68*	0,83
Nombre de partenaires sexuel·les				
0 ou 1	réf.	réf.	réf.	réf.
2 à 4	0,75***	1,02	0,99	1,06
5 à 9	0,55***	0,98	0,98	1,23*
10 ou plus	0,48***	0,95	0,91	1,23*
En couple au moment de l'enquête				
Oui	réf.	réf.	réf.	réf.
Non, mais souhaite l'être	0,79*	1,05	1,34*	0,81*
Non	0,83**	0,66***	1,12	0,78***
Attirance pour le physique				
Ça compte surtout quand on est jeune	réf.	réf.	réf.	réf.
Ça compte à tous les âges	0,85*	1,28***	1,18	1,03
Ça n'est jamais très important	0,84*	0,56***	0,82	0,81**
Ne sait pas	réf.	réf.	réf.	réf.
Représentations sur le couple				
Conservatrices	1,19**	1,12	1,22**	0,81**
Pragmatiques	réf.	réf.	réf.	réf.
Libérales	0,72***	1,02	1,00	1,15
Sans avis	1,04	0,60*	0,94	1,04
Effectifs de répondant·es	4137	4118	4157	4017
Pourcentages de réponses négatives	45,8%	55,6%	17,5%	40,7%

Source : Ined-Insee, Épic, 2013-2014. Données pondérées (sauf présentations des effectifs).

Champ : femmes âgées entre 25 et 65 ans. Les personnes inactives ne sont pas prise en compte par souci d'effectifs. Les personnes n'ayant pas répondu aux questions considérées sont également écartées.

Lecture : toutes les variables du modèle étant égales par ailleurs, les femmes âgées entre 25 et 35 ans ont 2,23 fois plus de chance que les femmes âgées entre 55 et 65 ans de refuser d'être plus âgée de 5 ans ou plus qu'un conjoint plutôt que de l'accepter.

Seuils de significativité : $p < 0,1$ * ; $p < 0,05$ ** , $p < 0,01$ ***.

TABLEAU 2.3 – Régressions logistiques dichotomiques (odds ratio) sur le fait de refuser certaines caractéristiques dans ses relations amoureuses - Hommes

	Femme plus âgée	Femme plus grande	Autre moins dipl.	Opinions pol. diff.
Âge à la passation				
25-34 ans	0,68***	1,02	0,61***	0,91
35-44 ans	0,60***	0,70***	0,67**	0,81*
45-54 ans	0,75**	0,84	1,01	0,84*
55-65 ans	réf.	réf.	réf.	réf.
PCS à la passation				
Cadre	0,81	0,88	1,30	1,14
Intermédiaire	0,73*	0,85	0,93	0,79*
Petit·e indépendant·e	réf.	réf.	réf.	réf.
Employé·e	0,76	0,96	0,98	0,57***
Ouvrier·ère	0,84	0,85	1,04	0,57***
Nombre de partenaires sexuel·les				
0 ou 1	réf.	réf.	réf.	réf.
2 à 4	1,10	1,16	0,85	0,98
5 à 9	0,97	1,15	0,81	0,93
10 ou plus	0,87	1,37**	0,79	1,14
En couple au moment de l'enquête				
Oui	réf.	réf.	réf.	réf.
Non, mais souhaite l'être	1,34*	0,98	1,05	0,60***
Non	1,00	0,67***	1,15	1,02
Attirance pour le physique				
Ça compte surtout quand on est jeune	réf.	réf.	réf.	réf.
Ça compte à tous les âges	1,12	1,18	1,11	1,17
Ça n'est jamais très important	0,90	0,68**	0,89	1,03
Ne sait pas	réf.	réf.	réf.	réf.
Représentations sur le couple				
Conservatrices	1,30**	1,18	1,16	0,97
Pragmatiques	réf.	réf.	réf.	réf.
Libérales	0,93	1,02	1,09	0,96
Sans avis	0,58	1,09	0,36	0,66
Effectifs de répondant·es	3247	3242	3259	3179
Pourcentages de réponses négatives	20,3%	26,7%	10,0%	33,1%

Source : Ined-Insee, Épic, 2013-2014. Données pondérées (sauf présentation des effectifs).

Champ : hommes âgés entre 25 et 65 ans. Les personnes inactives ne sont pas prise en compte par souci d'effectifs. Les personnes n'ayant pas répondu aux questions considérées sont également écartées.

Lecture : toutes les variables du modèle étant égales par ailleurs, les hommes âgés entre 25 et 35 ans ont 0,68 fois plus de chance (soit $1/0,68 = 1,47$ fois moins de chance) que les hommes âgés entre 55 et 65 ans de refuser d'être avec une femme plus âgée qu'eux de 5 ans ou plus plutôt que de l'accepter.

Seuils de significativité : $p < 0,1$ * ; $p < 0,05$ ** ; $p < 0,01$ ***.

Ce deuxième chapitre a permis de préciser la structuration des goûts amoureux d'âge et de taille qui persistent depuis les années 1980.

Chez les femmes, nous avons constaté que ces deux types de préférences ne relèvent pas toujours des mêmes logiques. Comme discuté dans le premier chapitre, le désir d'être avec un homme plus âgé est plus marqué chez les enquêtées jeunes et les enquêtées de classes populaires. Une fois ces tendances prises en compte, on constate que ce marqueur de domination masculine est davantage plébiscité par les femmes en couple au moment de l'enquête, et par les femmes dont les pratiques et les représentations semblent les plus conformes à l'injonction genrée de réserve sexuelle. La préférence pour les hommes plus grands apparaît au contraire commune à toutes les classes et à toutes les générations, et sans lien apparent avec les représentations sur le couple ou le nombre de partenaires. Le fait de ne pas accorder de l'importance à l'attraction physique est cependant fortement associé à une plus grande acceptation d'un écart de taille « inhabituel », ce qui laisse penser que ce goût est en partie déterminé par des considérations esthétiques. On note enfin que les caractéristiques liées à une plus grande prise de recul par rapport à l'écart d'âge sont également associées à une moindre tolérance des divergences d'opinions politiques au sein du couple. Cette tendance ouvre des pistes de réflexions sur d'éventuels liens entre politisation de l'intime, émancipation de la norme féminine de réserve sexuelle, et formation des goûts amoureux.

Chez les hommes, peu de variables permettent d'expliquer des variations dans les réponses. On note toutefois que ce sont les hommes les plus âgés et ceux à la vision la plus conservatrice du couple et de la sexualité qui refusent le plus d'être avec une femme plus âgée qu'eux. Comme pour les femmes, l'importance accordée à l'attraction physique pour quelqu'un est associée à une adhésion plus forte à la norme de l'écart de taille. Mais cette adhésion est également renforcée par la déclaration d'un grand nombre de partenaires sexuels, tandis que le nombre de partenaires n'a pas d'impact sur la propension des femmes à refuser d'être avec un homme plus petit. En d'autres termes, la conformité (réelle ou déclarée) aux injonctions de genre en termes de sexualité s'associe chez les hommes à un attachement accru au marqueur de domination masculine que représente la différence de taille, tandis que la remise en cause de ces injonctions de genre chez les femmes ne s'accompagne pas d'une remise en cause de la norme liée à l'écart de taille. Il semble que cette norme soit plus imperméable que l'écart d'âge aux discours visant à affaiblir les inégalités de genre dans le cadre conjugal, peut-être parce qu'elle relève davantage aux yeux des concerné·es d'un enjeu esthétique et d'une complémentarité « naturelle » que d'un enjeu social.

Chapitre 3

Ce qui a plu en début de relation

Les chapitres précédents ont montré que l'interrogation des goûts à l'aide d'une mise en situation fictive (« Accepteriez-vous d'être avec quelqu'un de... ») ne parlait pas à tout le monde de la même manière, et engendrait notamment des biais probables de déclaration en fonction du sexe. Il est par conséquent intéressant de réfléchir à des méthodologies alternatives de questionnement sur ces thématiques. En complément des questions demandant aux enquêté·es de se projeter dans des relations fictives, Épic offre la possibilité d'étudier les qualités effectivement valorisées chez les conjoint·es par le biais d'une question ouverte. Pour chacune des relations amoureuses importantes déclarées, les enquêté·es devaient ainsi répondre à la question « Parlons de vos premières impressions concernant [prénom du/de la conjoint·e]. Qu'est-ce qui vous a plu chez lui/elle ». Cette approche à deux attraits majeurs dans le cadre de notre étude : elle permet d'approfondir la compréhension des goûts relatifs à l'âge et à la taille, en déterminant par exemple si la grande taille est spontanément valorisée dans les réponses ou si la petite taille est simplement perçue comme un trait « repoussoir », et elle permet d'ouvrir le champ des registres de goûts amoureux existant en dehors de ceux imposés dans les questions fermées de l'enquête, en identifiant les critères les plus importants aux yeux des enquêté·es. Pour reprendre le vocabulaire de M. Bozon et F. Héran, il s'agit d'identifier les « catégories du jugement amoureux » (Bozon et Héran, 2006, chap. 3).

Une question très similaire était en effet déjà posée dans l'enquête *Formation du couple* de 1984, mais sous une forme plus fermée : pour décrire leur conjoint·e, les répondant·es pouvaient choisir quatre adjectifs dans une liste préétablie qui en contenait trente, tous à connotation positive. Si ce choix était avant tout déterminé par les contraintes techniques de l'époque, il est intéressant d'examiner l'effet de l'ouverture d'une telle question. La liste d'adjectifs avait été constituée à partir d'entretiens préliminaires à l'enquête, et devait donc refléter les traits les plus appréciés à l'époque. Les entretiens qualitatifs de ce type sont d'une grande richesse, mais sont aussi nécessairement limités dans leur nombre. Il est alors difficile d'identifier une régularité statistique dans les réponses

et le vocabulaire employé, et plus encore lorsqu'on essaye de croiser les différentes caractéristiques individuelles des répondant·es. Le choix d'une question ouverte permet de contourner cette étape, en n'imposant aucun vocabulaire *a priori*, et en laissant à l'enquêté·e la liberté de choisir le registre de sa réponse (accent sur des caractéristiques esthétiques ou morales, description d'une qualité, d'une activité partagée, ou d'un ressenti personnel au moment de la rencontre). Les méthodes de la statistique textuelle que nous mobilisons dans ce chapitre permettent, selon la même approche, d'éviter l'appauvrissement des réponses spontanées par un post-codage (Lebart et Salem, 1994, p. 29).

Après une brève présentation du corpus et un examen des avantages et des limites de cette formulation ouverte, nous étudierons les principales variations lexicales des réponses en fonction du sexe, de l'âge et de la classe.

3.1 « Qu'est-ce qui vous a plu chez elle/lui ? » : avantages et limites d'une question ouverte

3.1.1 Standardisation et lemmatisation du corpus

Un travail important de préparation du corpus a été nécessaire avant son exploitation statistique. Les réponses étant retranscrites par l'enquêteur·ice au moment de l'entretien, quelques erreurs de frappe ont dû être corrigées « manuellement » afin d'assurer l'homogénéité orthographique des réponses. Nous avons également procédé à la lemmatisation du corpus, c'est-à-dire au regroupement de plusieurs mots proches sous une forme commune appelée « lemme ». Les verbes sont ainsi ramenés à leur forme infinitive, les noms et adjectifs à leur masculin singulier (sauf exceptions où la forme plurielle a été jugée plus pertinente sur le plan sémantique, pour les mots « yeux » ou « jambes » par exemple). Cet emploi du masculin générique est loin d'être idéal, dans la mesure où il engendre des biais de lecture importants pour des adjectifs et des noms initialement employés au féminin. Il représente cependant l'approche la plus accessible en termes techniques, cette norme étant reprise par l'ensemble des bases de données lexicales permettant d'automatiser la lemmatisation¹. Cette simplification du corpus s'accompagne de la suppression des mots dits « outils » tels que les pronoms, articles, déterminants et adverbes particulièrement courants. Certains adverbes qui auraient pu être considérés comme mots outils tels que « très », « trop », ou « comme », ont été conservés, car ils apportent des informations intéressantes sur la manière de s'exprimer des enquêté·es selon leurs caractéristiques sociodémographiques. Enfin, nous avons fait le choix de considérer certaines

1. Non avons utilisé ici une version légèrement adaptée de la base de données *Lexique 3.83*, disponible en accès ouvert sur le site <http://www.lexique.org>.

expressions récurrentes telles que « coup de foudre » ou « joie de vivre » comme des formes uniques, notées « coupdefoudre » et « joiedevivre », afin de les identifier plus facilement.

Un autre enjeu important de la préparation du corpus a été l'identification et la gestion des « non réponses ». Une multiplicité de cas pouvait en effet correspondre à cette appellation : un champ de réponse laissé vide, un « refus » notifié tel quel par l'enquêteur·ice ou par des phrases telles que « ne souhaite pas répondre », « ne veut pas répondre » ; mais aussi des expressions plus ambiguës telles que « je ne saurais pas dire », « je ne me souviens plus », employées tantôt seules et tantôt en incise d'une réponse plus détaillée. Ces nuances nous ont amené à conserver l'ensemble des réponses dans l'analyse, en considérant qu'un refus ou qu'un désir d'éviter la question étaient des réponses à part entière. Par la suite, les réponses vides sont ainsi indiquées par la forme « nonréponse », et les formulations s'approchant d'un refus, d'un « ne sait pas » ou d'un « ne sait plus » sont remplacées par les formes uniques « refus », « nesaitpas » ou « nesaitplus ».

3.1.2 Des réponses souvent succinctes et génériques

Quelques mesures quantitatives simples et l'identification des mots les plus utilisés donnent une première vision globale du corpus (Tableaux 3.1 et 3.2). Ce que nous appelons ici un « mot » correspond plus précisément au lemme sous lequel nous avons regroupé différents mots lors de l'opération de lemmatisation. Le nombre d'occurrences d'un mot correspond au nombre d'apparitions de ce mot au sein du corpus. En écartant les « mots-outils », le nombre moyen de mots « signifiants » par réponse n'est que de deux mots. Il s'agit peut-être d'un des désavantages principaux de l'ouverture d'une telle question : une liste d'adjectifs comme celle proposée dans l'enquête de 1984 certes limite et oriente les choix (le nombre de mots différents employés dans le corpus dépasse largement la sélection de trente adjectifs du questionnaire de « Formation des couples »), mais elle permet aussi à des enquêtés éventuellement désarmés par la question d'identifier des mots qui ne leur seraient pas venus spontanément à l'esprit, ou qu'ils et elles n'auraient peut-être pas osé citer.

TABLEAU 3.1 – Description du corpus

Effectif	Occurrences	Mots	Moyenne occ.	Écart-type occ.	Hapax
14379	29942	2054	2,08	1,64	937

Source : Ined-Insee, Épic, 2013-2014.

« Mots » : nombre de lemmes uniques identifiés dans le corpus.

Hapax : mot n'apparaissant qu'une fois dans le corpus.

TABLEAU 3.2 – Mots les plus utilisés du corpus, par nombre d’occurrences décroissant

Mot	Occ.	Mot	Occ.	Mot	Occ.
gentillesse	1257	regard	411	cheveux	246
physique	1221	caractère	402	personnalité	226
yeux	1134	nesaitpas	383	allure	219
beau	944	côté	373	bon	211
humour	736	grand	354	intelligence	199
très	709	rien	349	parler	181
tout	523	beauté	336	bleu	178
gentil	501	charme	305	coupdefoudre	176
sourire	499	joli	289	faire	172
visage	422	bien	284	joiedevivre	167

Source : Ined-Insee, Épic, 2013-2014.

Lecture : « gentillesse » est le mot le plus employé du corpus avec 1257 occurrences.

Les réponses d’Épic sont à la fois courtes et assez peu détaillées au niveau sémantique. Le mot « physique » illustre bien cette imprécision : deuxième mot le plus utilisé (1221 occurrences, dans 8,5% des réponses), il reste général et évasif, et est employé dans 66,8% des cas seul ou avec un unique autre mot signifiant (« son physique et sa gentillesse » ou « son humour et son physique », par exemple). Ces réponses génériques sont fréquentes dans le corpus, alors même que les enquêteur·ices avaient pour consigne de relancer les répondant·es pour obtenir plus de précisions sur les traits physiques appréciés. La forme regroupant les tournures proches de « nesaitpas » fait également partie des 15 mots les plus fréquents du corpus (383 occurrences, soit 2,7% des réponses), employée seule dans 83,0% des cas, ou pour introduire une réponse plus ou moins évasive.

Le nombre moyen de mots employés présente quelques variations statistiquement significatives selon les caractéristiques des enquêté·es - les personnes plus âgées et celles appartenant aux classes supérieures formulent des réponses un peu plus longues - mais minimales dans leur ampleur, les moyennes restant comprises entre 1,9 et 2,2 mots. Les personnes les plus âgées sont aussi celles qui ont employé le plus d’« hapax », c’est-à-dire de mots n’apparaissant qu’une seule fois dans le corpus - 7,1% des 55-65 ans ont employé au moins un hapax, contre 4,9% dans le reste de la population -, signe d’un vocabulaire soit plus divers soit plus spécifique à ces générations. Les réponses des femmes et des hommes sont, pour leur part, formellement très similaires.

Nous verrons dans la suite de ce chapitre que cette homogénéité formelle s'accompagne au contraire d'importantes variations sémantiques selon les différents groupes sociaux. L'ouverture de la question apparaît plutôt décevante au regard de la longueur et de la richesse des réponses, mais elle semble avoir donné plus de liberté aux enquêtés dans le choix du registre de leur réponse et du vocabulaire employé.

3.2 Un corpus de réponses structuré par le genre, la classe, et l'âge

La faible longueur des réponses réduit l'éventail des méthodes de la statistique textuelle que nous pouvons mobiliser pour l'étude du corpus. Il est notamment impossible de rapprocher et classifier des mots qui partageraient le même contexte sémantique, dans le but d'identifier de manière systématique les différents registres et champs lexicaux présents dans les réponses. Une des principales méthodes disponibles pour le traitement de textes aussi courts est l'analyse factorielle des correspondances (AFC) sur tableau lexical agrégé². Cette méthode d'analyse factorielle appliquée aux données textuelles permet de relier les différents termes du corpus aux caractéristiques individuelles des répondant·es qui les ont employés. La projection des mots et des caractéristiques individuelles sur le plan factoriel rapproche ainsi les mots utilisés par des personnes aux profils similaires, et permet d'identifier « manuellement » les registres et champs lexicaux propres à ces différents groupes.

Selon une logique inverse au raisonnement « toutes choses égales par ailleurs », ce type de méthode n'isole pas les effets propres des différentes variables considérées, mais rassemble au contraire les individus aux caractéristiques proches. Deux variables en partie corrélées, comme le sexe et le nombre de partenaires sexuel·les par exemple, vont ainsi contribuer à la construction d'un même axe. Pour faciliter l'interprétation des résultats, nous faisons le choix de n'introduire que les trois variables identifiées comme les plus structurantes : le sexe, la catégorie socioprofessionnelle, et l'âge à la passation de l'enquête³. Pour les enquêtés ayant déclaré plusieurs relations, les différentes réponses sont concaténées en une seule, et les éventuels mots en double ne sont comptés qu'une seule fois. La relative pauvreté du corpus combinée au caractère fortement structurant des variables sociodémographiques rendent en effet les analyses factorielles des réponses par relation plutôt que

2. L'AFC est réalisée sur un tableau de contingence croisant les mots du corpus et les modalités des variables considérées. Ainsi l'effectif présent au croisement du mot « gentil » et de la modalité « femme » correspond au nombre d'occurrences de ce mot dans les réponses des enquêtées. Voir le chapitre 3 de Lebart et Salem (1994) pour une description de cette méthode, et Guérin-Pace et Collomb (1998) pour un exemple d'application.

3. Il existe des liens importants entre le sexe et la catégorie socioprofessionnelle, les employé·es et les inactif·ves étant sur-représenté·es chez les femmes, et les cadres, petit·es indépendant·es et ouvrier·ères chez les hommes. Dans le cadre de l'analyse factorielle du corpus, ces caractéristiques de genre et de classe sont néanmoins suffisamment structurantes pour déterminer deux dimensions orthogonales.

par individu peu concluantes. Nous mobiliserons toutefois la méthode complémentaire dite des « mots spécifiques » pour identifier les vocabulaires particulièrement liés à certain type de relations (relation en cours ou finie au moment de l'enquête, relation débutée plus ou moins longtemps avant la passation de l'enquête, etc.)⁴. Afin d'écartier les mots trop rares tout en conservant une diversité et un nombre suffisant de réponses, l'AFC a été réalisée sur l'ensemble des mots apparaissant dans au moins 15 documents, excluant ainsi de l'analyse 164 réponses qui ne contenaient aucun de ces mots. Nous avons également écarté du corpus les mots « femme », « fille », « homme », et « garçon », afin d'éviter de leur donner un poids artificiellement élevé dans la construction d'un axe selon le sexe.

Ces précautions prises, les différences dans les réponses des femmes et des hommes permettent à elles seules d'expliquer 44% des variations de vocabulaire dans le corpus. Le deuxième axe, résumant 15% des variations, présente un gradient remarquable dans les termes employés selon la catégorie socioprofessionnelle, opposant d'une part les cadres et professions intermédiaires, d'autre part les employé·es et les ouvrier·ères. Le troisième axe, résumant 13% des variations, présente également une structuration notable selon l'âge, avec l'opposition des réponses des plus jeunes à celles des plus âgé·es. Les dimensions suivantes n'apportent que peu d'information et ne présentent pas de spécificités fortes. Le caractère fortement genré du premier axe facilite la lecture des deux plans factoriels qu'il constitue avec la classe (Figure 3.1) et l'âge (Figure 3.2). Les contributions respectives des mots et des caractéristiques à ces trois axes sont présentées en annexe (Tableaux A.3, A.4, et A.5).

3.2.1 Une question plus ou moins pertinente selon les enquêté·es

La distribution du vocabulaire selon le genre, la classe et l'âge permet de préciser nos réflexions sur la pertinence d'une question ouverte touchant aux relations amoureuses. Une première dimension importante à prendre en compte dans l'interprétation des réponses est la période de rappel qu'implique une telle question, c'est-à-dire le temps plus ou moins long qui s'est écoulé entre le début de la relation et le jour de passation de l'enquête. Il est ainsi significatif que la forme « ne sait plus », par laquelle nous avons résumé les différentes expressions exprimant un oubli, soit davantage utilisée par les répondant·es les plus âgé·es. En revenant à une analyse des réponses en termes de relations et non plus seulement d'individus, on constate en outre que cette forme est spécifique, parmi les relations des répondant·es âgé·es entre 55 et 65 ans, aux relations ayant débuté au moins 30 ans avant l'enquête.

4. La méthode des mots spécifiques est un outil probabiliste de la statistique textuelle permettant, comme son nom l'indique, d'identifier les mots « spécifiques » à un groupe de réponses par rapport aux autres. Le détail de cette méthode est présenté en Annexe 3.

La forme « ne sait plus » est également spécifique aux relations finies au moment de l'enquête, et ce quelque soit l'âge des répondant·es (78% de ses occurrences apparaissent dans des réponses associées à des relations finies). Cette observation amène une autre problématique liée à la question « qu'est-ce qui vous a plu... » : outre l'enjeu temporel, et une éventuelle réticence à évoquer les débuts d'une relation désormais terminée, il n'est pas acquis que les enquêté·es aient effectivement quelque chose à répondre à ce type d'interrogation. Cette réserve peut s'expliquer par la nature du sujet abordé : depuis les travaux pionniers de A. Girard, le caractère éminemment social des rencontres et des unions amoureuses ne fait plus de doute aux yeux des sociologues, mais cette vision pragmatique ne s'est pas nécessairement diffusée dans le reste de la population. On retrouve ainsi sur l'axe de l'âge, proche du « ne sait plus », l'expression « coup de foudre » et le mot « impression », tous deux évoquant une expérience immédiate qu'il est difficile de mettre en mot. Cette idée n'est pas propre aux répondant·es les plus âgé·es, elle varie simplement dans sa formulation selon les différents groupes interrogés. Ainsi l'instantanéité du coup de foudre se retrouve chez les plus jeunes dans l'expression « tout de suite », qui suggère une entente naturelle dès le premier contact. Un ensemble de tournures telles que « je ne saurais pas dire », « je ne peux pas expliquer », que nous avons regroupé sous la forme « ne peut pas dire », représente également une bonne illustration de cette difficulté à exprimer ce qu'on considère comme inexprimable. Il est alors particulièrement révélateur que cette forme se retrouve davantage chez les hommes, et ce quelque soit leur âge. De fait dès leur enfance (Diter, 2015), puis pendant leur adolescence (Clair, 2007), les hommes sont encouragés à construire leur masculinité loin des sphères intimes et « féminines » des sentiments et des émotions. Disposés, comme nous le verrons, à se prononcer sur l'apparence physique de leur partenaire, les ressorts du sentiment amoureux apparaissent plus mystérieux, et cela se traduit par l'usage de formulation évasives comme « un ensemble », « un tout », « en général ».

À l'opposé, l'usage très spécifique aux femmes du « rien » et du « rien du tout » révèle des réticences d'une autre nature : sur le moment ou avec le recul, l'enquêtée peut considérer que rien ne lui a plu chez son conjoint en début de relation, remettant ainsi en cause l'intérêt même de la question. Cette forme de réponse négative se retrouve aussi bien pour les relations finies que pour celle en cours au moment de l'enquête. M. Bozon avait noté dans les années 1980 que l'image du ou de la conjoint·e désiré·e était plus précise chez les femmes que chez les hommes, mais que les femmes étaient aussi plus susceptibles de se satisfaire d'un conjoint qui ne leur plaisait pas physiquement au départ (Bozon et Héran, 2006, p. 105). C'est peut-être une logique similaire qui articule cet usage différencié du « tout » et du « rien », plusieurs réponses exprimant d'ailleurs l'idée « rien ne m'a plu au début » - sans pour autant préciser les qualités appréciées par la suite. On peut noter ici, de manière plus anecdotique, l'apparition du mot « voiture » dans plusieurs réponses féminines,

renvoyant à des relations où la possession d'un véhicule est parfois la seule qualité citée chez le conjoint.

3.2.2 L'importance accordée au physique et le jeu de séduction hétérosexuel

Les réponses des femmes et des hommes varient tout autant que leurs non-réponses. Cette opposition est assez bien schématisée par les deux mots les plus utilisés dans le corpus, malgré leur caractère très générique : la « gentillesse » est davantage valorisée par les femmes, le « physique » par les hommes.

L'attention plus grande portée par les hommes aux qualités esthétiques de leur conjointe avait déjà été constatée par M. Bozon dans les années 1980. Dans notre corpus, en complément du « physique », les mots « joli » et « beauté » sont par exemple plus souvent employés dans les réponses masculines. L'usage d'une question ouverte dans *Épic* permet de constater la propension des hommes à entrer dans le détail de ces caractéristiques corporelles, avec un champ lexical parfois très précis : « visage », « corps », « formes », « silhouette », mais aussi « jambes », « poitrine », « fesses ». Ce vocabulaire sexualisant n'est pas particulièrement fréquent, mais apparaît presque exclusivement dans les réponses masculines, et sans variations marquées selon la classe. On note néanmoins certaines évolutions de goûts entre générations, les hommes plus âgés évoquant la « minceur » de leur conjointe, les hommes plus jeunes valorisant au contraire leurs « formes ». Ces résultats concordent avec les constats établis dans la littérature et dans nos analyses précédentes sur la plus grande aisance des hommes à parler des aspects purement physiques de leurs relations amoureuses, laissant aux femmes la dimension sentimentale et affective. De fait, la diversité des termes renvoyant explicitement à des caractéristiques physiques est bien moindre chez les femmes. L'appréciation esthétique du conjoint passe souvent par l'emploi d'expressions communes telles que « beau garçon », « bel homme », « beau gosse ». Les seuls termes majoritairement employés par les femmes et renvoyant précisément à des parties du corps sont « voix » et « mains », principalement dans les classes supérieures. Tandis que les mains renvoient probablement à un imaginaire amoureux propre à ces catégories sociales, l'évocation de la voix, et souvent de la voix « grave », semble s'inscrire dans un champ lexical plus large de la séduction. Des qualificatifs tels que « séduisant », « charmeur », « beau parleur » sont en effet presque exclusivement utilisés par des femmes pour décrire leur conjoint en début de relation. On constate finalement, tout comme M. Bergström dans son étude des premiers contacts sur les sites de rencontre en ligne, la persistance d'un script fortement genré de la rencontre amoureuse ou sexuelle, où les femmes doivent faire montre de réserve en attendant les avances masculines, et où les hommes jouent en retour à « faire tomber les barrières » (Bergström, 2019, p. 193).

C'est dans ce cadre que peut être interprétée la valorisation très fréquente chez les femmes de l'« humour » de leur conjoint, et plus particulièrement chez les enquêtées les plus jeunes. Le fait que l'humour ne soit pas mentionné dans les travaux de M. Bozon dans les années 1980 semble confirmer le caractère générationnel de cette préférence. La capacité à « faire rire » est par ailleurs valorisée quelque soit la catégorie socioprofessionnelle, mais avec certaines variations dans le vocabulaire employé : les enquêtées de classes populaires aiment les hommes « rigolos », celles des classes supérieures apprécient davantage les hommes « drôles » et leur « sens de l'humour ». Selon l'historienne Sabine Melchior-Bonnet, faire rire a longtemps été une prérogative masculine. Seuls les hommes avaient la liberté de rire ostensiblement, leur virilité étant même confortée par la transgression morale, voir l'obscénité, permise par l'humour. Les femmes devaient elles se cantonner à la délicatesse des sentiments et n'esquisser qu'un sourire, sous peine de déroger à la norme de réserve féminine, voir d'être associées à la figure trop libérée de la prostituée. Dans le script de séduction hétérosexuel, on considérait que lorsque la femme riait, c'était qu'elle cédaux avances (Melchior-Bonnet, 2021, chap. 4). Cette assignation genrée des rôles s'est aujourd'hui affaibli, comme l'illustre l'arrivée des femmes dans les « professions du rire » (dessin humoristique, bande dessinée, stand-up) (*Ibid.*, p. 20). Elle demeure cependant nette dans notre corpus de réponses, où l'humour est beaucoup plus reconnu chez les conjoints que chez les conjointes. La valorisation particulière de ce trait dans les plus jeunes générations est plus compliquée à expliquer que sa dimension genrée. Nous verrons par la suite qu'elle est peut-être liée à une nouvelle conception de la relation amoureuse comme lieu d'échange et de partage. Mais si le rire se partage, ce sont les hommes qui le provoquent.

3.2.3 Des caractéristiques fortement genrées

Dans ce contexte où les jugements sur le corps apparaissent comme le domaine réservé des hommes, l'adjectif « grand » tient un rôle particulier. Son caractère récurrent dans les réponses (il s'agit du quinzième mot le plus cité du corpus) confirme que la taille reste une dimension importante dans l'appréciation du conjoint ou de la conjointe, et que la grande taille est davantage valorisée. Il est néanmoins deux fois plus employé dans les réponses des femmes que dans celles des hommes, écart qui souligne, comment nous l'avons vu dans les chapitres précédents, la place que prend le genre dans la formation de ces goûts. À titre de comparaison, l'adjectif « petit » est beaucoup moins utilisé que « grand » dans le corpus, et l'est toujours dans des réponses masculines lorsqu'il désigne la taille ou une autre partie du corps (visage, bouche, poitrine). On peut également noter que cet adjectif est utilisé à deux reprises par des hommes dans la formulation « petite poupée ». L'usage du mot « poupée » est rare (il n'apparaît que quatre fois dans le corpus), mais illustre bien, en complément de

son caractère objectivant et infantilisant, les problématiques de genre qui sous-tendent l'appréciation de la taille : la petitesse n'est un trait appréciable que lorsqu'il est présent chez une femme.

Les réponses ouvertes combinées aux méthodes de la statistique textuelle ont l'avantage de replacer les mots utilisés dans des champs lexicaux plus larges, et de pouvoir ainsi éclairer l'usage de certains termes lorsqu'il n'est pas envisageable de mener des entretiens complémentaires comme ont pu le faire M. Bozon et F. Héran en 1984. Ainsi les femmes aiment les hommes grands, mais aussi ceux qui ont de la « prestance », de l'« assurance » et qui sont « sûrs d'eux », autrement dit les hommes qui savent s'affirmer et prendre de la place. Dans un registre assez proche, les femmes valorisent les hommes « protecteurs », « rassurants », avec qui elles se sentent en « sécurité ». Il est remarquable de retrouver ces mêmes mots dans les entretiens menés par M. Buscatto, lorsque les femmes de très grande taille qu'elle interroge justifient leur désir d'être en couple avec des hommes plus grands qu'elles (Buscatto, 2022, p. 150), et un registre de réponses très proche dans les entretiens menés par M. Bozon et F. Héran dans les années 1980, lorsque des enquêtées de toute taille justifient ce même souhait (Bozon et Héran, 2006, p. 146). L'appréciation de la « carrure » du conjoint, et chez les femmes plus jeunes de son physique « musclé », fait également partie des rares références directement corporelles dans les réponses féminines, et s'inscrivent dans cette valorisation d'un homme physiquement imposant et capable de défendre une femme pensée comme vulnérable par nature. Ces termes sont employés par des femmes quelle que soit leur catégorie socioprofessionnelle, et donnent bien à voir le couple hétérosexuel comme un des lieux de mise en scène d'une supposée complémentarité des sexes.

Ce champ lexical coexiste avec un vocabulaire de l'affectif plus difficile à analyser. Dans le corpus de réponses, ce sont en effet avant tout les femmes qui valorisent la « gentillesse » et l'« attention » que leur porte leur conjoint, une tendance que M. Bozon avait déjà identifiée dans les années 1980. Ces traits correspondent assez bien à la figure de l'homme protecteur et rassurant. Mais le domaine de l'affectif, comme celui du *care* ou du soin porté aux autres, est pourtant traditionnellement associé au féminin (Skeggs, 1997 ; Le Dù, 2019). Deux explications de ce résultat à première vue surprenant peuvent être envisagées. D'une part, les femmes étant socialisées à développer ces qualités affectives, elles y seraient également plus attentives chez un conjoint, tandis que les hommes y seraient moins sensibles. D'autre part, la reconnaissance d'un trait comme la gentillesse, pourtant peu associé au masculin, pourrait justement servir à évoquer la spécificité d'un conjoint « pas comme les autres ».

L'usage de l'adverbe comparatif « plus » est intéressant à examiner dans ce contexte. Davantage utilisé par les femmes, il sert à comparer le conjoint avec soi-même pour évoquer un écart d'âge ou de taille (« plus grand », « plus âgé »), mais également avec d'autres hommes lorsqu'il s'agit de mettre en valeur une qualité propre au conjoint (« plus mature que les autres », « plus attentionné

que mon mari », « plus ouvert que [prénom masculin] »). De nombreux travaux ont décrit la manière dont les jeunes femmes favorisaient la maturité des hommes plus âgés par rapport à leur pairs, contribuant ainsi à la création de la différence d'âge moyenne observée (Bozon et Héran, 2006 ; Maillochon, 2001 ; Bergström, 2019). On retrouve bien cette tendance dans le corpus de réponse, d'une part chez les enquêtées les plus jeunes, d'autre part pour les relations ayant débuté jeunes (l'adjectif « mature » est par exemple surtout employé par des enquêtées âgées entre 25 et 44 ans, et l'expression « plus âgé » est spécifique aux relations commencées avant l'âge de 21 ans). À l'inverse, le mot « jeunesse » est avant tout employé par des hommes de plus de 45 ans, renvoyant aux analyses de M. Bergström selon lesquelles les préférences des hommes plus âgés pour les femmes plus jeunes contribuent également au maintien de l'écart d'âge moyen. On notera cependant que les références à l'âge sont généralement beaucoup plus rares que celles à la taille dans le corpus de réponses (130 occurrences au total pour les mots « âge », « âgé », « jeunesse » et « jeune », contre 533 occurrences pour les mots « taille », « grand », « grandeur », et « petit »), et davantage spécifiques à des groupes de répondant·es particuliers (notamment en termes d'âge). Ces résultats confortent nos réflexions précédentes sur la nécessité de dissocier les préférences pour l'âge et la taille dans l'étude des goûts amoureux. Ils suggèrent notamment que l'écart de taille serait un critère de jugement plus important, ou du moins plus répandu ou plus conscientisé, que l'écart d'âge.

Du côté des hommes, le vocabulaire directement corporel côtoie un champ lexical plus large de l'apparence et de la présentation de soi. Avec de légères variations lexicales selon la classe et l'âge, mais dans des registres très similaires, les conjointes sont ainsi valorisées pour leur « sourire », leur « joie de vivre », leur « bonne humeur », leur « dynamisme », leur « énergie », leur caractère « pétillant » et « spontané », leur « naturel », leur « simplicité ». M. Bozon avait relevé un vocabulaire très similaire dans « Formation des couples », et en proposait alors l'interprétation suivante :

Le psychologique et l'esthétique ne sont pas séparés quand on juge les femmes. L'un et l'autre convergent en des jugements sur la présentation et sur le style apparent de la personne ; le style extérieur est valorisé en tant que tel, parce qu'il renvoie à un rôle de représentation et de médiation sociales, qui est ordinairement reconnu aux femmes. (Bozon et Héran, 2006, p. 119).

À cet égard, les stéréotypes de genre ne semblent pas avoir beaucoup évolué depuis 1984.

3.2.4 Des goûts de classe encore très affirmés

La spécificité des vocabulaires féminins et masculins est la plus marquante dans l'analyse des réponses, mais les qualités citées se différencient aussi nettement en fonction de la classe. On retrouve ainsi des registres déjà identifiés par M. Bozon en 1984 : les personnes des classes supérieures valorisent chez leur conjoint·e l'« intelligence », « la culture », chez les hommes l'« humour » et le « charisme », et plus généralement les qualités intellectuelles qui permettent de briller dans leurs professions et cercles sociaux, tandis que les enquêté·es de classe populaire évoquent plutôt le « sérieux », l'aspect « travailleur », et le fait de « savoir ce qu'on veut ». D'un point de vue relationnel il s'agit moins de briller en société que d'être « simple » et « franc·he », « serviable » et « gentil·le », et de « bien parler ».

Un autre registre spécifique aux classes supérieures est celui de l'« originalité » : le ou la conjoint·e se démarque par son côté « artiste », « mystérieux », « intéressant », « différent », « indépendant », et par sa « force de caractère ». La singularité apparaît comme un critère important du jugement amoureux dans ces milieux. L'usage du verbe « ressembler », propre cette fois aux enquêté·es de classes populaires, est intéressant à relever dans ce contexte. Il renvoie dans certaines réponses à des personnes proches (« un amour d'enfance », « mon ex », « mon premier mari », « mon père », ou simplement ego), mais aussi à des personnes célèbres (« France Gall », « Julien Clerc », « Kurt Cobain », « Charles Aznavour », « George Clooney », « Claude François », « Tom Cruise », « Sting », « Lino Ventura », « George Michael », « C. Jérôme », « Jean Réno », « Charles Bronson », « Isabelle Hupert », « Jim Morisson », « Jeanne Mas », « Mike Brant », et même le « Christ »). Il s'agit ici encore de valoriser une forme d'exception, mais cette fois en la rapprochant de figures connues faisant office de références et de modèles, notamment dans la culture populaire.

On notera toutefois que des termes très liés à des goûts de classe tels que « travailleur·euse », « sérieux·se », « serviable », ou « culture » sont surtout présents dans les réponses des générations les plus anciennes, laissant ouverte la possibilité d'une « moyennisation » de la vision du couple chez les plus jeunes. On relève d'ailleurs dans les réponses de ces dernier·ères un vocabulaire décrivant davantage les qualités de la relation que celles du conjoint ou de la conjointe : bonne « entente », « feeling », « complicité », « confiance », « conversation », « présence », la relation appréciée est faite de bon moments partagés et d'une forme de compatibilité naturelle entre les caractères et les « façon d'être » des deux membres du couple. Comme nous l'avons vu, rire ensemble fait également partie des activités appréciées par les jeunes générations, bien que l'humour soit surtout reconnu quand il vient des hommes. Autre signe du temps et de l'évolution des cadres de rencontre, les talents de « danse » représentaient pour les enquêté·es les plus âgé·es une qualité importante et

souvent le prétexte d'un premier contact, tandis que les plus jeunes se montrent plutôt heureux·ses de pratiquer le même « sport » que leur conjoint·e.

L'exploration de la question ouverte d'Épic sur ce qui a plu chez la ou le conjoint·e en début de relation a ainsi apporté un contrepoint aux questions fermées sur les préférences d'âge, de taille, de diplôme et de positionnement politique. Le caractère court et assez imprécis des réponses met au jour la difficulté ou la réticence des enquêté·es à s'exprimer sur une telle question, mais les variations de vocabulaire selon le sexe, la catégorie socioprofessionnelle et l'âge sont suffisamment marquées dans le corpus pour dégager des tendances importantes. L'opposition entre les réponses des femmes et des hommes est la plus structurante, et s'ancre dans les normes de genre déjà évoquées dans les chapitres précédents : les femmes mettent en avant le rôle à la fois de séducteur et de protecteur de leur conjoint, les hommes s'autorisent davantage de jugements sur l'apparence physique de leur conjointe tout en restant évasifs sur d'autres aspects. Les goûts de classe identifiés par M. Bozon dans les années 1980 n'ont pas non plus disparus des réponses, mais paraissent moins présents chez les jeunes générations, dont l'idéal relationnel fondé sur le partage et les affinités naturelles semble prendre le pas sur d'autres critères.

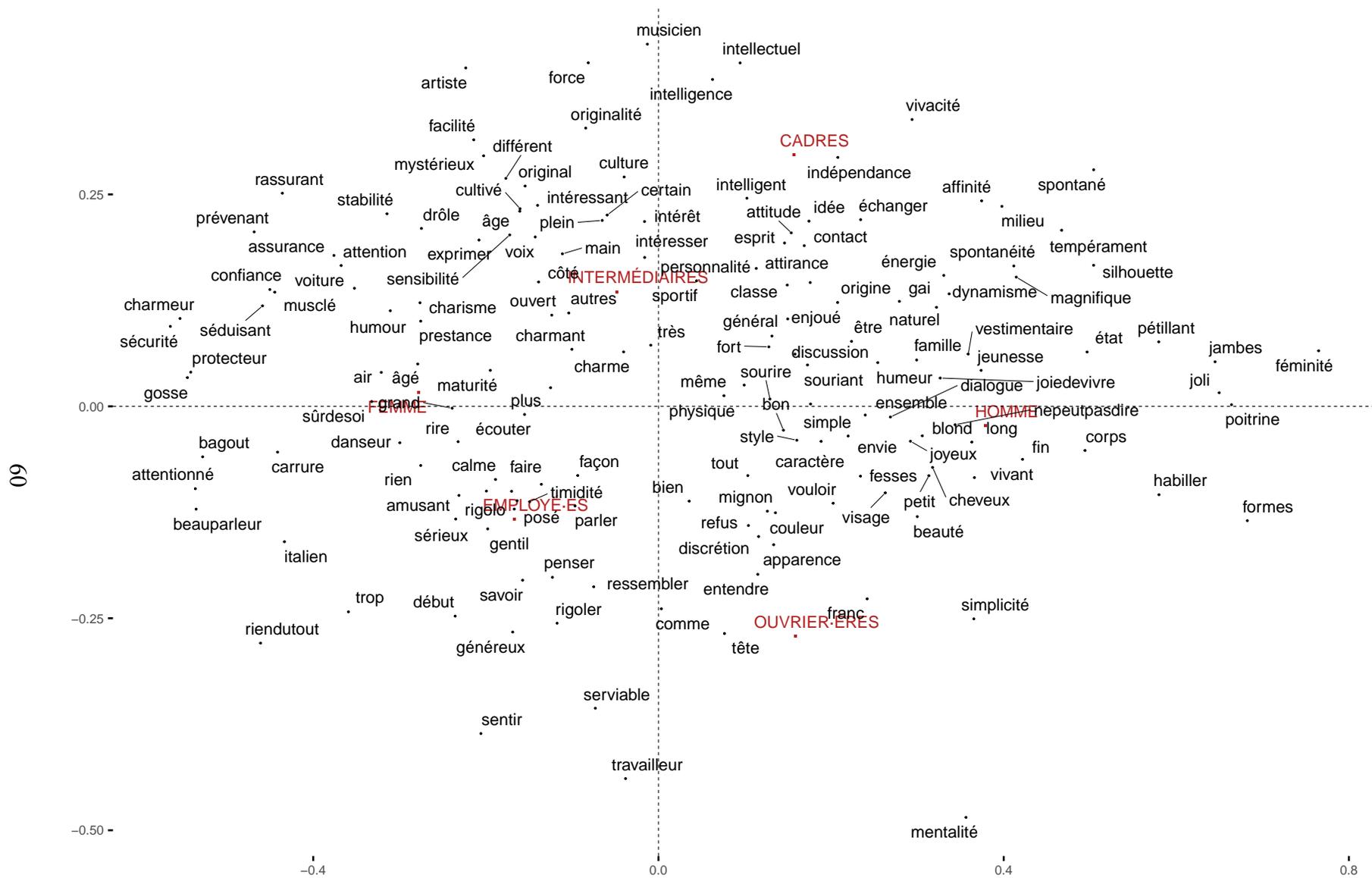
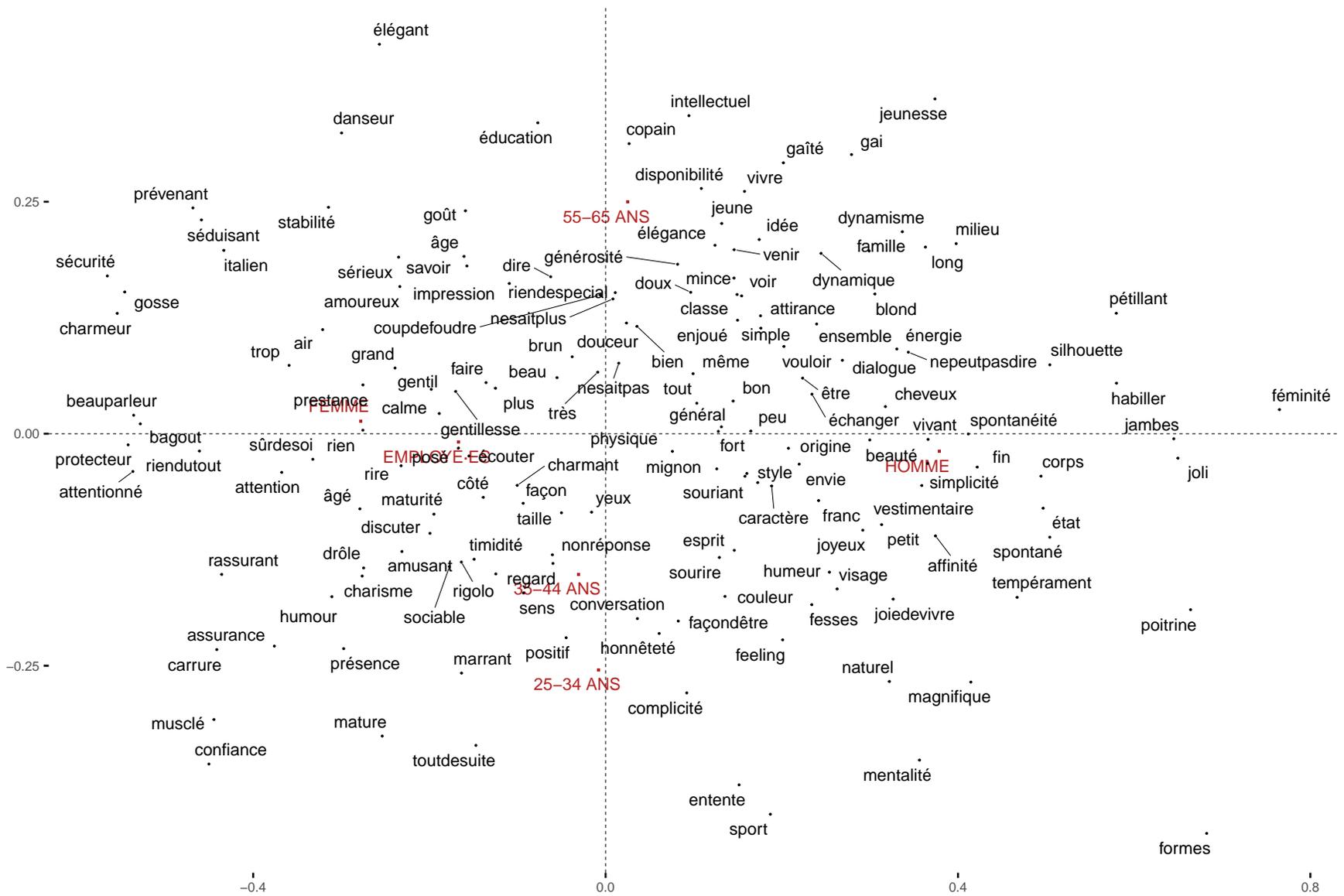


FIGURE 3.1 – AFC sur tableau lexical agrégé selon le sexe, la PCS et l'âge - Dimensions 1 (44%) et 2 (15%)



Source : Épic, Ined-Insee (2013-2014)
Présentation des 25% des modalités les mieux représentées sur le plan factoriel.

FIGURE 3.2 – AFC sur tableau lexical agrégé selon le sexe, la PCS et l'âge - Dimensions 1 (44%) et 3 (13%)

Conclusion

Les données de l'enquête Épic nous ont permis de réactualiser, trente ans après l'enquête « Formation des couples » de M. Bozon et F. Héran, l'étude des goûts amoureux intervenant dans la formation des couples hétérosexuels.

Ces analyses ont montré que le genre demeure le système de hiérarchisation social le plus structurant dans la formation des goûts amoureux hétérosexuels. Les préférences relatives à l'écart de taille et d'âge entre les deux conjoint·es relèvent de normes reflétant une forme de domination masculine au sein du couple : les configurations où la femme serait plus âgée ou plus grande que l'homme restent nettement moins acceptées que les autres. Ces normes se sont certes affaiblies depuis les années 1980, mais leur persistance malgré l'assouplissement et la diversification des formes conjugales témoigne de la force de ce système de hiérarchisation. L'étude d'une question ouverte sur ce qui a plu chez l'autre au moment de la rencontre a montré comment ces préférences s'inscrivent dans un ensemble plus large de critères de jugement directement liés à des injonctions de genre : les hommes sont à la fois ceux qui séduisent et qui protègent, les femmes voient leurs corps scrutés par le regard masculin mais font preuve de réserve en évoquant principalement les qualités sociales et affectives de leur conjoint. Le couple hétérosexuel apparaît bien comme un espace où se crée et se renforce la différenciation des catégories de sexe. On constate que les femmes qui s'éloignent de ces schémas, en adhérant par exemple à l'idée traditionnellement masculine d'une dissociation entre conjugalité et sexualité, remettent davantage en question la norme de l'écart de l'âge. Ces femmes accordent par ailleurs plus d'importance aux questions de divergences politiques au sein du couple, ce résultat ouvrant des pistes de réflexions sur l'articulation entre remise en cause des normes de genre et politisation de l'intime. Il est alors d'autant plus remarquable que l'adhésion à ces discours plus « progressistes » sur le couple et la sexualité ne s'accompagne pas, chez les femmes, d'une prise de recul particulière par rapport à la norme de l'écart de taille. Nous avons proposé l'hypothèse qu'une telle imperméabilité à l'évolution des représentations tenait au fait que la différence de taille représentait avant tout un enjeu esthétique pour les concernées, avec en arrière plan une méconnaissance du caractère social de cette complémentarité « naturelle » entre les sexes.

L'assignation traditionnelle de la sexualité aux hommes et des sentiments aux femmes a engendré des difficultés très pratiques dans l'interprétation des réponses à l'enquête. Comme M. Bozon en 1984, nous avons constaté une relative indifférence des hommes sur les questions de taille et d'âge : les situations les moins acceptées sont les mêmes que pour les femmes, mais ces refus apparaissent toujours dans des proportions moindres. En outre, peu de variables permettent d'expliquer des variations dans ces refus selon les enquêtés. Les réponses recueillies à l'aide de questions fermées et assez strictement formatées (« Accepteriez-vous d'être avec quelqu'un de... ») ne permettent pas de déterminer avec certitude si les hommes sont effectivement plus détachés de ces normes, ou si comme le suggèrent d'autres travaux ce mode de questionnement n'est pas optimal pour recueillir leurs préférences réelles. Alors que les femmes sont socialisées très jeunes à analyser et à typologiser leurs sentiments et relations affectives, les hommes ne sont pas encouragés à développer leur réflexivité sur ces questions. Ils ont cependant le monopole sur les questions de sexualité, et cette dichotomie se retrouve dans leur manière de répondre à la question ouverte sur les qualités valorisées chez l'autre en début de relation : tandis qu'une partie des réponses reste très générique et traduit leur embarras face à une telle question, les réponses les plus précises portent principalement sur l'apparence physique et les qualités de représentation de la conjointe, allant de son dynamisme et son sourire à des éléments corporels particulièrement précis. Les femmes se montrent beaucoup plus avares en détails physiques, préférant évoquer des qualités sociales et affectives. Tandis que M. Bozon voyait avant tout dans ces différences le « réalisme social » des femmes qui se savaient dépendantes du statut social de leur conjoint, nous avons voulu souligner l'importance des socialisations de genre dans la manière d'aborder ces questions. De manière plus générale, la relative pauvreté du corpus de réponses montre qu'il n'est pas toujours évident pour un·e enquêté·e de mettre en mots ce qui « ne s'explique pas », parce que trop intime ou parce que perçu comme relevant du « coup de foudre » ou d'affinités naturelles. L'enquête par questionnaire montre peut-être ici ses limites dans sa capacité à saisir les préférences amoureuses. Il apparaît ainsi nécessaire d'explorer d'autres approches et d'autres méthodologies, comme a pu le faire M. Bergström avec les données du site de rencontres Meetic.

Les enjeux de classe participent également à la structuration des goûts amoureux, en s'imbriquant souvent avec les logiques de genre déjà relevées. Ainsi les femmes des classes supérieures sont celles qui prennent le plus de recul par rapport à la norme de l'écart d'âge. La préférence pour les hommes plus grands apparaît au contraire comme une norme « trans-classe ». La recherche explicite d'une homogamie de diplôme est relativement rare dans la population enquêtée, mais les goûts de classe restent aisément identifiables dans les qualités effectivement valorisées chez les conjoint·es : les répondant·es de classes supérieures apprécient les capacités intellectuelles, la culture et l'originalité, les répondant·es de classes populaires s'arrêtent davantage sur des qualités

morales comme le sérieux ou la franchise. La piste d'une certaine homogénéisation des goûts chez les enquêté·es les plus jeunes reste toutefois à creuser, en lien avec une conception nouvelle et possiblement trans-classe de la relation de couple : dans leurs réponses, l'accent semble en effet moins mis sur des qualités fortement marquées par un ethos de classe que sur une relation fondée sur l'entente et le partage. On notera également que l'adoption, par souci d'effectifs, d'une nomenclature assez grossière de la catégorie socioprofessionnelle a en partie limité ce raisonnement en termes de classe sociale. Lise Bernard et Christophe Giraud ont par exemple montré qu'une catégorie particulièrement hétérogène comme celle des employé·es méritait d'être subdivisée, ce découpage faisant apparaître différentes situations d'homogamie et d'hétérogamie de classe selon le type de profession considéré (Bernard et Giraud, 2018).

L'une des originalités de ce travail a également été d'interroger l'effet des biographies sexuelles et conjugales sur la formation ou l'évolution des goûts amoureux. Chez les femmes, la déclaration d'un nombre élevé de partenaires sexuel·les a un effet similaire à l'adoption de discours plus ouverts sur la sexualité : un plus faible attachement à la norme de l'écart d'âge, et une plus grande importance accordée aux divergences d'opinions politiques au sein du couple. Chez les hommes, une telle déclaration s'associe uniquement à un refus plus marqué d'être avec une femme plus grande. Ce constat met encore une fois en valeur la spécificité de la norme de l'écart de taille par rapport à d'autres normes de genre : la multiplication des partenaires sexuel·les, qu'elle soit réelle ou déclarée, contribue à la construction d'une identité masculine très normée, dont la réserve sexuelle attendue des femmes représente le pendant négatif; mais la déclaration d'un nombre élevé de partenaires chez les femmes n'est pas pour autant associée à une plus grande remise en question de la norme de l'écart de taille. La situation conjugale au moment de l'enquête explique également certaines variations dans les goûts étudiés, et on remarque justement que le fait de ne pas être en couple et de ne pas chercher à l'être est lié à un détachement important par rapport à la norme de l'écart de taille, norme pourtant assez uniformément répandue dans la population étudiée. Les raisons de cette prise de recul sont difficiles à déduire des seules données d'Épic, et mériteraient d'être étudiées par le biais de méthodes plus qualitatives. On peut par exemple faire l'hypothèse que les expériences conjugales passées seraient à l'origine d'une plus grande ouverture des préférences, ou encore que la sortie du « marché » des relations entraînerait une plus grande indifférence vis-à-vis de ces questions.

Par ailleurs, la qualité limitée des réponses à la question ouverte sur ce qui a plu chez chaque conjoint·e n'a pas permis d'évaluer la variabilité des qualités valorisées selon les caractéristiques des relations. Nous aurions aimé croiser les réponses à des indicateurs tels que l'âge des conjoint·es en début de relation, leur situation d'études, leur position respective en terme d'origine et de classe sociale, le degré d'institutionnalisation de la relation, sa durée, ou encore la temporalité des premiers

rapports sexuels, afin d'évaluer plus précisément l'effet de l'assouplissement des cadres conjugaux sur l'évolution des préférences amoureuses.

Enfin, au delà des dimensions biographiques et de représentations, d'autres questions auraient pu enrichir notre étude des goûts amoureux. On regrette tout d'abord que les données d'Épic n'aient pas permis de comparaison entre les populations hétérosexuelle et non-hétérosexuelle. Il serait en effet intéressant d'étudier des préférences comme celles de l'âge ou de la taille dans un contexte conjugal où la différence des sexes n'a *a priori* pas à être constamment réaffirmée. La place centrale du genre dans la formation des goûts amoureux invite par ailleurs à envisager l'existence d'autres caractéristiques structurantes. On peut par exemple s'interroger sur l'interaction entre race (entendue comme un système de hiérarchisation sociale) et genre. Dans un ouvrage intitulé *Ne suis-je pas une femme?*, l'autrice afro-américaine bell hooks décrit par exemple comment s'est développée l'imagerie raciste et paradoxale d'une femme noire tout à la fois masculine et hypersexualisée (hooks, 2015). La question de l'exotisation, voire de la fétichisation des corps non blancs paraît importante à poser et transparaît dans certaines réponses du corpus que nous avons étudié (valorisation d'une « peau noire » ou de certaines « origines »). Une telle question est cependant impossible à étudier à partir des données d'Épic, et demanderait une méthodologie d'enquête plus adaptée.

Références

- AMOSSÉ Thomas, CHARDON Olivier et EIDELMAN Alexis, 2019, *La Rénovation de La Nomenclature Socioprofessionnelle (2018-2019). Rapport Du Groupe de Travail.*, s.l., Cnis.
- ARBOGAST Mathieu, 2015, « Plus de leur âge ? La sexualité des femmes de 50 ans dans les séries TV au début du XXI^e siècle », *Clio*, 1 décembre 2015, n° 42, p. 165-179.
- BARD Christine, 2017, *Dictionnaire Des Féministes : France, XVIII^e-XXI^e Siècle*, Paris, PUF.
- BERGSTRÖM Marie, 2019, *Les nouvelles lois de l'amour*, Paris, La Découverte.
- BERGSTRÖM Marie, 2018, « De quoi l'écart d'âge est-il le nombre ? », *Revue française de sociologie*, 4 octobre 2018, Vol. 59, n° 3, p. 395-422.
- BERGSTRÖM Marie, COURTEL Françoise et VIVIER Géraldine, 2019, « La vie hors couple, une vie hors norme ? Expériences du célibat dans la France contemporaine », *Population*, 12 juillet 2019, Vol. 74, n° 1, p. 103-130.
- BERNARD Lise et GIRAUD Christophe, 2018, « Avec qui les ouvrières et les employées vivent-elles en couple ? », *Travail, genre et sociétés*, 10 avril 2018, vol. 39, n° 1, p. 41-61.
- BOUCHET-VALAT Milan, 2014, « Les évolutions de l'homogamie de diplôme, de classe et d'origine sociales en France (1969-2011) : ouverture d'ensemble, repli des élites : », *Revue française de sociologie*, 8 juillet 2014, Vol. 55, n° 3, p. 459-505.
- BOUCHET-VALAT Milan et GROBON Sébastien, 2021, « L'avis des parents sur le conjoint choisi par leur enfant : quelles évolutions en un siècle ? : », *Population & Sociétés*, 14 avril 2021, N° 588, n° 4, p. 1-4.
- BOURDIEU Pierre, 1973, « L'opinion Publique n'existe Pas », *Les Temps Modernes*, janvier 1973, n° 318, p. 1292-1309.
- BOZON Michel, 2018, *Sociologie de la sexualité*, 4^e éd. augmentée., Malakoff, Armand Colin (coll. « Coursus »).
- BOZON Michel et HÉRAN François, 2006, *La formation du couple : textes essentiels pour la sociologie de la famille*, Paris, La Découverte.

BRENNETOT Arnaud, EMSELLEM Karine, GUÉRIN-PACE France et GARNIER Bénédicte, 2013, « Dire l'Europe à travers le monde : Les mots des étudiants dans l'enquête EuroBroadMap », *Cybergeos*, 24 janvier 2013.

BUSCATTO Marie, 2022, *La très grande taille au féminin : Les ambivalences d'une stature "hors normes"*, Paris, CNRS éditions.

BUTLER Judith, 2006, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, traduit par Cynthia Kraus, Paris, France, la Découverte, 283 p.

CLAIR Isabelle, 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, 2012, vol. 60, n° 1, p. 67.

CLAIR Isabelle, 2007, « La division genrée de l'expérience amoureuse. Enquête dans des cités d'habitat social », *Sociétés & Représentations*, 2007, vol. 24, n° 2, p. 145.

CLAIR Isabelle et SINGLY François de, 2012, *Sociologie du genre*, Paris, A. Colin.

CONNELL R. W., 2005, *Masculinities*, 2nd ed., Berkeley, Calif, University of California Press, 324 p.

CONNELL Raewyn W. et MESSERSCHMIDT James W., 2015, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique? », *Terrains travaux*, 18 décembre 2015, vol. 27, n° 2, p. 151-192.

COURT Martine, MENNESSON Christine, SALAMÉRO Émilie et ZOLELIO Emmanuelle, 2014, « Habiller, nourrir, soigner son enfant : la fabrication de corps de classes », *Recherches familiales*, 19 mai 2014, vol. 11, n° 1, p. 43-52.

DITER Kevin, 2015, « « Je l'aime, un peu, beaucoup, à la folie... pas du tout ! » », *Terrains travaux*, 18 décembre 2015, vol. 27, n° 2, p. 21-40.

FAVIER Elsa, 2021, « Se forger un corps « désirable dans le pouvoir » », *Geneses*, 12 juillet 2021, vol. 123, n° 2, p. 49-68.

GIRARD Alain, 1964, « Le Choix Du Conjoint : Une Enquête Psycho-Sociologique En France », *Population (French Edition)*, 1964, vol. 19, n° 4, p. 727-732.

GUÉRIN-PACE France et COLLOMB Philippe, 1998, « Les contours du mot « environnement » : enseignements de la statistique textuelle », *Espace géographique*, 1998, vol. 27, n° 1, p. 41-52.

HERPIN Nicolas, 2006, *Le pouvoir des grands : de l'influence de la taille des hommes sur le statut social*, Paris, la Découverte (coll. « Repères »).

HERPIN Nicolas, 2003, « La taille des hommes : son incidence sur la vie en couple et la carrière professionnelle », *Economie et statistique*, 2003, vol. 361, n° 1, p. 71-90.

HOOBS bell, 2015, *Ne suis-je pas une femme ? femmes noires et féminisme*, traduit par Olga Potot, Paris, Cambourakis (coll. « Sorcières »).

LAGRANGE Hugues, 1991, « Le nombre de partenaires sexuels : les hommes en ont-ils plus que les femmes? », *Population*, 1991, vol. 46, n° 2, p. 249-277.

LE DÛ Maï, 2019, « Synthèse entre cure et care : les sages-femmes déboussolent le genre », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2019, vol. 49, n° 1, p. 137-151.

LEBART Ludovic et SALEM A., 1994, *Statistique Textuelle*, Paris, Dunod, 342 p.

LERIDON Henri, 2008, « Le nombre de partenaires : un certain rapprochement entre les femmes et les hommes, mais des comportements encore très différents » dans *Enquête sur la sexualité en France. Pratique, genre et santé*, s.l., La Découverte, p. 215-242.

MAILLOCHON Florence, 2003, « Dire et Faire : Évolution Des Normes de Comportements Sexuels Des Jeunes Dans La Seconde Partie Du XX^e Siècle » dans *Sexualité, Normes et Contrôle Social*, Paris, L'Harmattan (coll. « Collection Sexualité Humaine »), p. 117-132.

MAILLOCHON Florence, 2001, « L'âge des amours. Différence d'âge entre partenaires et construction du genre au moment de l'initiation sexuelle. », *Europæa*, 2001, vol. 2, n° 1, p. 47-64.

MELCHIOR-BONNET Sabine, 2021, *Le Rire Des Femmes : Une Histoire de Pouvoir*, 1^{re} édition., Paris, PUF, 404 p.

MENDRAS Henri, 1988, *La seconde révolution française : 1965-1984*, Paris, France, Gallimard, 329 p.

MUXEL Anne, 2021, « La politique a-t-elle sa place dans le couple? » dans *La vie politique*, s.l., Presses de Sciences Po, p. 423-437.

RAULT Wilfried, 2016, « Les attitudes « *gayfriendly* » en France : entre appartenances sociales, trajectoires familiales et biographies sexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2016, vol. 213, n° 3, p. 38.

RAULT Wilfried et LAMBERT Camille, 2019, « Homosexualité, bisexualité : les apports de l'enquête Étude des parcours individuels et conjugaux », *Population*, 12 juillet 2019, Vol. 74, n° 1, p. 173-194.

RAULT Wilfried et RÉGNIER-LOILIER Arnaud, 2019, « Étudier les parcours individuels et conjugaux en France. Enjeux scientifiques et choix méthodologiques de l'enquête Épic », *Population*, 12 juillet 2019, Vol. 74, n° 1, p. 11-40.

RÉGNIER-LOILIER Arnaud, 2019, « Nouvelle vie de couple, nouvelle vie commune? Processus de remise en couple après une séparation », *Population*, 12 juillet 2019, Vol. 74, n° 1, p. 73-102.

SINGLY François DE, 1984, « Les manœuvres de séduction : une analyse des annonces matrimoniales », *Revue Française de Sociologie*, octobre 1984, vol. 25, n° 4, p. 523.

SKEGGS Beverley, 1997, *Formations of Class and Gender : Becoming Respectable*, London ; Thousand Oaks, Calif, SAGE (coll. « Theory, Culture & Society »), 192 p.

Liste des figures

1.1	Refus d'être avec quelqu'un plus petit ou plus grand, plus jeune ou plus âgé, selon le sexe	23
1.2	Comparaison des opinions sur l'écart de taille au sein du couple en 1984 et en 2014	25
1.3	Refus d'être avec quelqu'un de plus jeune ou plus âgé que soi selon l'âge à la passation de l'enquête	26
1.4	Adhésion aux norme de l'écart de taille et d'âge au sein du couple en fonction du sexe et de la catégorie socioprofessionnelle	29
1.5	Importance de l'attrance pour le physique selon le sexe et la catégorie socioprofessionnelle	31
1.6	Refus d'être avec quelqu'un de plus diplômé, moins diplômé, ou avec des opinions politiques très différentes, selon le sexe et le niveau d'études	33
2.1	Opinions générales sur le couple selon le sexe	36
2.2	Nombre de partenaires sexuel·les selon l'âge à la passation de l'enquête et la PCS	42
3.1	AFC sur tableau lexical agrégé selon le sexe, la PCS et l'âge - Dimensions 1 (44%) et 2 (15%)	60
3.2	AFC sur tableau lexical agrégé selon le sexe, la PCS et l'âge - Dimensions 1 (44%) et 3 (13%)	61

Liste des tableaux

2.1	Description des classes par les variables actives (pourcentages en colonne)	37
2.2	Régressions logistiques dichotomiques (odds ratio) sur le fait de refuser certaines caractéristiques dans ses relations amoureuses - Femmes	44
2.3	Régressions logistiques dichotomiques (odds ratio) sur le fait de refuser certaines caractéristiques dans ses relations amoureuses - Hommes	45
3.1	Description du corpus	49
3.2	Mots les plus utilisés du corpus, par nombre d'occurrences décroissant	50
A.1	Construction de la variable de niveau d'études	72
A.2	Description des classes par les variables sociodémographiques (pourcentages en colonne)	73
A.3	AFC sur tableau lexical agrégé : contribution, coordonnées et qualité de représentation des modalités, par ordre de contribution décroissant - Axe 1	75
A.4	AFC sur tableau lexical agrégé : contribution, coordonnées et qualité de représentation des modalités, par ordre de contribution décroissant - Axe 2	76
A.5	AFC sur tableau lexical agrégé : contribution, coordonnées et qualité de représentation des modalités, par ordre de contribution décroissant - Axe 3	77

Annexes

1 Codage de la catégorie socioprofessionnelle et du niveau de diplôme

Pour des raisons d'effectifs, les catégories socioprofessionnelles utilisées dans ce mémoire ont été légèrement adaptées par rapport à la nomenclature traditionnelle. Les « agriculteur·ices exploitant·es » ne représentent en effet que 1,8% de la population, et seulement 0,9% des femmes. Pour assurer la significativité statistique des analyses multivariées, nous avons choisi de regrouper cette catégorie avec celles des « indépendant·es ». Nous avons en parallèle associé les « chef·fes d'entreprise de 10 salarié·es ou plus » à la catégorie des « cadres », pour homogénéiser autant que possible la catégorie des « indépendant·es » que nous avons renommée comme celle des « petit·es indépendant·es ». Ces choix de recodage ont été repris de la nomenclature des PCS ménage proposée par l'Insee lors de la refonte de la nomenclature des PCS en 2018-2019 (Amossé, Chardon et Eidelman, 2019).

Le codage du niveau d'études est celui proposé par Rault et Lambert (2019), lui même repris à l'équipe de l'enquête Contexte de la Sexualité en France (CSF, 2005-2006). Cette nouvelle variable vise à tenir compte de l'évolution du niveau des diplômes au fil des générations, deux enquêtés·es d'Épic pouvant avoir jusqu'à quarante ans d'écart (Tableau A.1).

TABLEAU A.1 – Construction de la variable de niveau d'études

Âge à la passation	Niveau d'études			
	Niveau 1	Niveau 2	Niveau 3	Niveau 4
25-35 ans	Sans diplôme, Certificat d'étude	Brevet des collèges, BEPC, Brevet élémentaire, DNB, CAP, BEP, Baccalauréat technique	Baccalauréat général, Diplôme de niveau Bac+2	Diplôme supérieur à Bac+2
36-50 ans	Sans diplôme, Certificat d'étude	Brevet des collèges, BEPC, Brevet élémentaire, DNB, CAP, BEP	Baccalauréat technique, Baccalauréat général	Diplôme de l'enseignement supérieur
51-65 ans	Sans diplôme	Certificat d'étude	Brevet des collèges, BEPC, Brevet élémentaire, DNB, CAP, BEP, Baccalauréat technique, Baccalauréat général	Diplôme de l'enseignement supérieur

2 Compléments sur la typologie des représentations sur le couple

TABLEAU A.2 – Description des classes par les variables sociodémographiques (pourcentages en colonne)

	Représentations sur le couple				
	Ensemble	Conservatrices	Pragmatiques	Libérales	Ne sait pas
Sexe					
Homme	48,6	54,0	36,0	60,5	47,6
Femme	51,4	46,0	64,0	39,5	52,4
Âge à la passation					
25-34 ans	21,2	19,0	23,7	21,4	15,5
35-44 ans	25,2	23,4	29,1	22,9	16,5
45-54 ans	26,8	28,0	25,1	27,3	28,4
55-65 ans	26,8	29,6	22,1	28,4	39,6
PCS à la passation					
Cadre	15,5	10,2	16,2	23,3	10,1
Intermédiaire	23,3	18,3	26,3	26,8	19,6
Petit·e indépendant·e	7,7	8,4	5,8	9,6	7,1
Employé·e	28,6	29,0	33,6	20,4	24,6
Ouvrier·ère	21,5	29,6	15,1	18,4	27,7
Inactif·ve	3,5	4,5	3,1	1,5	10,9
Niveau d'études					
Niveau 1	14,5	21,9	8,7	9,4	37,6
Niveau 2	27,8	31,9	27,1	23,3	19,6
Niveau 3	30,1	28,1	31,5	31,2	26,9
Niveau 4	27,7	18,1	32,7	36,1	16,0

Source : Épic, Ined-Insee (2013-2014). Pourcentages pondérés.

Champ : personnes âgées entre 25 et 65 ans (n = 7704, avant pondération)

Lecture : les hommes représentent 54,0% des personnes de la première classe (opinions les plus « conservatrices » sur le couple et la sexualité), et 48,6% de l'ensemble de la population.

3 La méthode des « mots spécifiques »

La méthode dite des « mots spécifiques » est un outil probabiliste de statistique textuelle permettant d'identifier les mots privilégiés par un groupe de répondant·es par rapport aux autres.

Un mot est dit spécifique au groupe considéré lorsque le nombre d'occurrences de ce mot observé dans les mots employés par ce groupe aurait été très peu probable dans un échantillon de mots de même taille tiré aléatoirement dans le corpus (la modélisation reposant sur une loi hypergéométrique). Il est par exemple très peu probable que l'usage plus fréquent du mot « humour » chez les femmes que dans l'ensemble du corpus soit le fruit du « hasard ». Nous retenons dans ce mémoire les mots pour lesquels la probabilité d'observer, dans un échantillon de mots tiré aléatoirement, un nombre d'occurrences supérieur (ou inférieur, si le nombre est plus faible que dans l'ensemble) au nombre effectivement observé dans la catégorie considérée est inférieure à 2%.

Du fait de cette approche probabiliste, les mots spécifiques ne font pas nécessairement partie des mots les plus ou moins utilisés par le groupe considéré. Le mot « jambes » n'est par exemple utilisé que 7 fois dans l'ensemble du corpus mais exclusivement par des hommes, ce qui en fait un mot spécifique de ce groupe. Dans le cas d'une partition binaire du corpus comme pour le sexe, les mots significativement plus utilisés par un groupe sont par construction les mots significativement moins utilisés par l'autre groupe.

On se référera au sixième chapitre de Lebart et Salem (1994) pour une présentation détaillée de cette méthode, et à Brennetot et al. (2013) pour un exemple d'application.

4 Détails des résultats de l'AFC sur tableau lexical agrégé

TABLEAU A.3 – AFC sur tableau lexical agrégé : contribution, coordonnées et qualité de représentation des modalités, par ordre de contribution décroissant - Axe 1

	Coordonnées négatives			Coordonnées positives			
	contrib	coord	cos2	contrib	coord	cos2	
femme	35,64	-0,28	0,98	homme	48,59	0,38	0,98
humour	6,78	-0,31	0,68	joli	11,03	0,65	0,98
gentillesse	3,53	-0,17	0,68	beauté	2,93	0,30	0,77
rien	2,76	-0,28	0,89	visage	2,65	0,26	0,58
attentionné	2,31	-0,54	0,91	cheveux	2,40	0,32	0,84
grand	1,96	-0,24	0,86	corps	1,99	0,49	0,86
gentil	1,90	-0,20	0,59	joiedevivre	1,83	0,33	0,71
charmeur	1,30	-0,55	0,66	simplicité	1,62	0,37	0,60
drôle	1,08	-0,27	0,42	silhouette	1,52	0,50	0,83
charisme	1,00	-0,28	0,45	spontanéité	1,51	0,41	0,73
rassurant	0,95	-0,44	0,61	caractère	1,39	0,19	0,75
prestance	0,85	-0,28	0,76	poitrine	1,34	0,66	0,61
protecteur	0,83	-0,54	0,71	dynamisme	1,24	0,34	0,45
sécurité	0,80	-0,57	0,80	jambes	1,17	0,65	0,86
sérieux	0,74	-0,23	0,48	long	1,09	0,36	0,68
assurance	0,67	-0,38	0,57	féminité	1,08	0,77	0,84
bagout	0,67	-0,53	0,78	blond	1,05	0,31	0,78
côté	0,64	-0,14	0,32	formes	0,96	0,68	0,62
air	0,61	-0,32	0,69	sourire	0,81	0,13	0,43
attention	0,60	-0,37	0,77	ensemble	0,73	0,24	0,68
riendutout	0,58	-0,46	0,55	physique	0,59	0,08	0,69
rire	0,57	-0,23	0,73	état	0,59	0,50	0,85
confiance	0,57	-0,45	0,48	habiller	0,58	0,58	0,77
calme	0,57	-0,19	0,62	pétillant	0,58	0,58	0,80
gosse	0,55	-0,55	0,58	tout	0,55	0,10	0,48
musclé	0,49	-0,44	0,49	fin	0,54	0,42	0,67
prévenant	0,48	-0,47	0,62	tempérament	0,50	0,47	0,66
beauparleur	0,47	-0,54	0,69	joyeux	0,49	0,29	0,61
séduisant	0,39	-0,46	0,70	naturel	0,48	0,32	0,42
carrure	0,38	-0,44	0,55	jeunesse	0,47	0,37	0,36
				humeur	0,46	0,25	0,65
				bon	0,46	0,14	0,65
				petit	0,45	0,31	0,62
				spontané	0,41	0,50	0,55

souriant	0,37	0,17	0,45
----------	------	------	------

Présentations des modalités dont la contribution à l'axe est supérieure à la moyenne des contributions, les lignes et colonnes du tableau lexical étant considérées séparément.

TABLEAU A.4 – AFC sur tableau lexical agrégé : contribution, coordonnées et qualité de représentation des modalités, par ordre de contribution décroissant - Axe 2

Coordonnées négatives				Coordonnées positives			
	contrib	coord	cos2		contrib	coord	cos2
ouvrier·ères	31,66	-0,27	0,59	cadres	41,68	0,30	0,65
employé·es	12,21	-0,13	0,27	intermédiaires	11,07	0,14	0,34
gentillesse	3,68	-0,10	0,23	intelligence	8,77	0,39	0,74
gentil	3,04	-0,14	0,31	humour	2,68	0,11	0,09
simplicité	2,29	-0,25	0,28	intelligent	2,34	0,25	0,44
travailleur	2,26	-0,44	0,55	côté	2,16	0,15	0,36
beauté	1,66	-0,13	0,14	drôle	1,90	0,21	0,25
mentalité	1,53	-0,48	0,33	intellectuel	1,82	0,41	0,54
visage	1,20	-0,10	0,09	culture	1,81	0,27	0,58
yeux	1,10	-0,06	0,28	personnalité	1,67	0,16	0,39
serviable	1,07	-0,36	0,50	artiste	1,40	0,40	0,45
bien	1,06	-0,11	0,36	esprit	1,14	0,19	0,37
tout	1,03	-0,08	0,30	rassurant	0,95	0,25	0,20
sentir	1,02	-0,39	0,68	originalité	0,91	0,33	0,59
comme	1,00	-0,24	0,42	voix	0,91	0,20	0,45
regard	0,93	-0,09	0,19	force	0,91	0,41	0,64
parler	0,76	-0,12	0,27	indépendance	0,90	0,29	0,52
beau	0,73	-0,05	0,16	musicien	0,89	0,43	0,86
sérieux	0,71	-0,13	0,15	très	0,87	0,07	0,43
savoir	0,70	-0,21	0,33	vivacité	0,82	0,34	0,42
mignon	0,70	-0,12	0,31	allure	0,74	0,11	0,28
tête	0,68	-0,27	0,57	spontanéité	0,73	0,17	0,12
riendutout	0,64	-0,28	0,20	mystérieux	0,71	0,30	0,42
franc	0,54	-0,23	0,34	intéressant	0,68	0,24	0,54
rien	0,53	-0,07	0,06	différent	0,64	0,27	0,32
rigoler	0,53	-0,26	0,35	sportif	0,61	0,15	0,36
entente	0,50	-0,26	0,22	intérêt	0,60	0,22	0,49
trop	0,46	-0,24	0,22	charisme	0,59	0,12	0,09
faire	0,45	-0,09	0,17	attitude	0,59	0,20	0,43
réservé	0,38	-0,14	0,29	dynamisme	0,58	0,13	0,07
entendre	0,37	-0,20	0,27	silhouette	0,50	0,17	0,09
cheveux	0,37	-0,07	0,04	commun	0,49	0,17	0,25

ressembler	0,37	-0,21	0,42	facilité	0,48	0,31	0,41
				assurance	0,45	0,18	0,13
				douceur	0,40	0,09	0,32
				complicité	0,39	0,20	0,27
				sensibilité	0,39	0,20	0,25
				affinité	0,38	0,24	0,20
				spontané	0,38	0,28	0,17
				original	0,37	0,26	0,44
				attention	0,37	0,17	0,16

Présentations des modalités dont la contribution à l'axe est supérieure à la moyenne des contributions, les lignes et colonnes du tableau lexical étant considérées séparément.

TABLEAU A.5 – AFC sur tableau lexical agrégé : contribution, coordonnées et qualité de représentation des modalités, par ordre de contribution décroissant - Axe 3

Coordonnées négatives				Coordonnées positives			
	contrib	coord	cos2		contrib	coord	cos2
25-34 ans	31,71	-0,25	0,60	55-65 ans	46,93	0,25	0,83
35-44 ans	15,10	-0,15	0,40				
humour	7,15	-0,18	0,22	élégant	2,14	0,42	0,67
visage	3,54	-0,17	0,23	dynamisme	1,71	0,22	0,19
sourire	2,85	-0,13	0,45	sérieux	1,61	0,19	0,31
regard	2,59	-0,14	0,49	jeunesse	1,44	0,36	0,34
yeux	2,47	-0,08	0,58	intellectuel	1,43	0,34	0,38
joiedevivre	1,80	-0,18	0,21	coupdefoudre	1,36	0,15	0,65
marrant	1,62	-0,26	0,56	bien	1,24	0,12	0,38
façondêtre	1,52	-0,20	0,67	travailleur	1,20	0,31	0,27
formes	1,26	-0,43	0,25	long	1,10	0,20	0,21
confiance	1,18	-0,36	0,30	gai	1,07	0,30	0,43
entente	1,13	-0,38	0,45	culture	1,04	0,20	0,30
naturel	1,10	-0,27	0,29	beau	1,00	0,06	0,20
charisme	1,02	-0,15	0,14	goût	0,89	0,24	0,36
drôle	0,99	-0,14	0,12	nesaitplus	0,87	0,15	0,41
nonréponse	0,92	-0,13	0,60	blond	0,84	0,15	0,19
sport	0,90	-0,41	0,49	gentillesse	0,83	0,05	0,05
mentalité	0,88	-0,35	0,17	plaire	0,83	0,15	0,17
complicité	0,86	-0,28	0,54	danser	0,83	0,18	0,32
assurance	0,82	-0,23	0,21	très	0,80	0,07	0,37
musclé	0,78	-0,31	0,24	gaîté	0,79	0,29	0,41
mature	0,76	-0,33	0,29	copain	0,77	0,31	0,52
toutdesuite	0,69	-0,34	0,71	douceur	0,73	0,12	0,53

personnalité	0,59	-0,09	0,13	vivre	0,73	0,26	0,49
sens	0,58	-0,17	0,33	jeune	0,72	0,23	0,38
rigolo	0,55	-0,14	0,27	allure	0,67	0,10	0,23
esprit	0,53	-0,13	0,16	doux	0,66	0,15	0,35
timidité	0,53	-0,14	0,29	nesaitpas	0,66	0,08	0,39
humeur	0,53	-0,15	0,22	éducation	0,64	0,33	0,41
côté	0,52	-0,07	0,08	élégance	0,63	0,20	0,44
couleur	0,51	-0,18	0,34	dynamique	0,62	0,19	0,18
magnifique	0,49	-0,27	0,24	artiste	0,62	0,25	0,18
feeling	0,48	-0,22	0,24	danseur	0,60	0,32	0,42
physiquement	0,46	-0,15	0,25	savoir	0,60	0,18	0,26
fesses	0,44	-0,18	0,23	aimable	0,59	0,31	0,12
caractère	0,41	-0,06	0,07	ensemble	0,58	0,12	0,17
conversation	0,40	-0,20	0,33	intelligence	0,58	0,09	0,04
rigoler	0,40	-0,21	0,24	grand	0,57	0,07	0,08
rassurant	0,38	-0,15	0,07	serviable	0,51	0,23	0,22
				disponibilité	0,50	0,26	0,53
				comme	0,49	0,16	0,19
				gaieté	0,47	0,20	0,28
				stabilité	0,43	0,24	0,21
				prévenant	0,42	0,24	0,17
				riendespecial	0,41	0,15	0,72
				mince	0,41	0,17	0,33
				voir	0,37	0,15	0,23
				gentil	0,37	0,05	0,03

Présentations des modalités dont la contribution à l'axe est supérieure à la moyenne des contributions, les lignes et colonnes du tableau lexical étant considérées séparément.

5 Une analyse reproductible

L'ensemble des analyses statistiques présentées ont été réalisées à l'aide du logiciel R. Ce mémoire a été rédigé au format R Markdown, qui permet de combiner aisément les traitements statistiques et les éléments de rédaction dans un même document : le package `knitr` assure l'exécution du code R et la conversion vers un format Markdown classique, puis l'outil Pandoc assure la conversion du fichier obtenu en format LaTeX, ce dernier fichier étant finalement compilé vers le format PDF.

Tous les scripts sont disponibles en accès ouvert dans un dépôt GitHub à l'adresse https://github.com/eliotforcadell/memoire_epic. Les données de l'enquête Épic ont été obtenues auprès de l'Ined par l'intermédiaire du portail Quetelet-Progedo-Diffusion. Seules les données relatives à la question ouverte étudiée dans le troisième chapitre ont dû être demandées directement aux concepteur·ices de l'enquête.

Les principaux packages utilisés pour l'analyse des données et la mise en forme des résultats sont :

- `data.table` pour la manipulation des données, une alternative intéressante aux packages du `tidyverse` avec une syntaxe plus concise, des opérations plus rapides et une meilleure gestion de la mémoire
- `R.temis` pour la statistique textuelle
- `FactoMineR` pour les analyses factorielles
- `kable`, `kableExtra`, et `modelsummary` pour la mise en forme des tableaux
- `ggplot2`, `ggpubr`, `factoextra` et `viridis` pour la mise en forme des graphiques et la palette de couleur